

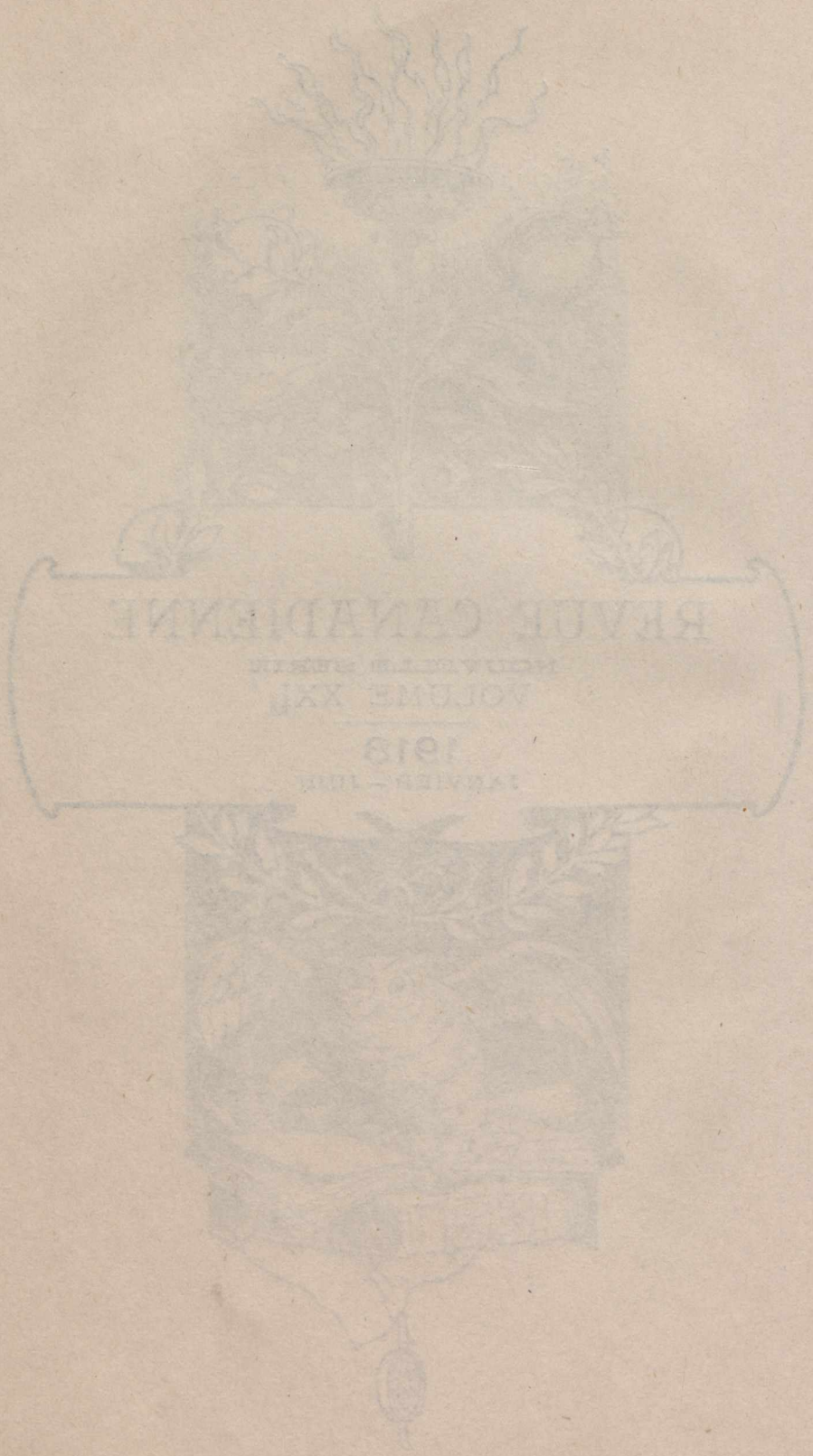
REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SERIE
VOLUME XXI

1918

JANVIER — JUIN





REVIUE CANADIENNE

MONTREAL 1918

TOME XXII

1918

TOME XXII

REVUE CANADIENNE

NOUVELLE SÉRIE

VOLUME XXI

1918



LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

MONTREAL, Canada

Trois professeurs soldats ¹

(SUITE)

II

PIERRE-MAURICE MASSON

Nous venons de suivre la carrière et d'étudier l'âme d'un Français des provinces de l'Ouest. Transportons-nous à l'autre extrémité de la France pour y trouver le berceau d'un autre soldat dont le nom est, en notre temps, une des plus pures gloires de l'Université.

Pierre-Maurice Masson naquit le 4 octobre 1879 à Metz, dans la petite ville française, hospitalière, souriante et grave, qui depuis quarante-six ans nargue la lourdeur germanique de ses conquérants. Il appartenait à une de ces familles de bourgeoisie provinciale où les traditions morales et religieuses sont en honneur et qui, sans perdre jamais le sens des réalités, ont le goût des choses de l'esprit. Le jeune Maurice Masson eut donc toute facilité pour se diriger vers la carrière de l'enseignement et, en 1900, il passait brillamment l'examen d'entrée à l'École normale.

¹ Nous avons publié en décembre la première partie de cette belle étude de notre collaborateur, M. René Gautheron, professeur à l'Université Laval, sur "trois professeurs soldats": Joseph Lotte, Maurice Masson et Philippe Gounard, tous trois morts au champ d'honneur. Vraiment, à lire ces pages, qui respirent la plus parfaite sincérité, on se sent devenir meilleur. Que M. Gautheron soit une fois de plus remercié de nous les avoir fait connaître. — *La rédaction.*

Dans l'École normale de ce temps-là, régnait une diversité de doctrines et d'influences qui pouvait être, suivant les esprits, ou très dangereuse ou très féconde. Les noms de Brunetière, de Boutroux, de Bergson, d'Edouard Le Roy, de Jaurès, peuvent servir d'étiquettes aux idées que l'on discutait passionnément dans la maison de la rue d'Ulm. Catholique complet, Masson avait une boussole pour se diriger au milieu de ce chaos. La conception de la vie à laquelle il s'attacha était ce stoïcisme chrétien qui, aux époques troublées, a séduit tant de nobles âmes chez ceux de notre race. Cela signifie l'élévation de la pensée, la richesse de la vie morale et l'énergie. Il y manque un peu de tendresse, mais la vie l'enseigne à ceux qui en sont dignes ; et Masson était de ceux-là.

Il subit avec succès les épreuves de l'agrégation des Lettres en 1903. C'était la première fois alors que j'assistais à cette cérémonie redoutable. Je revois Maurice Masson. Rien du pédagogue. Grand, élégant, d'une élégance fine et un peu mousquetaire. Il s'exprimait devant ses juges avec une aisance gracieuse, de la vivacité, un esprit discret. Mais les divisions nettes, les faits précis, les citations appropriées mettaient en relief la vigueur de sa dialectique et l'étendue de sa culture.

Comme il avait à un haut degré le goût de l'érudition et de l'archéologie, le directeur de l'École normale rêvait pour lui une belle carrière d'historien dans laquelle il fût entré en passant par l'École d'Athènes. Et tel eût été sans doute le brillant destin de Maurice Masson s'il n'eût pas aimé le devoir par-dessus tout. Or au début de l'année 1904 on vint lui proposer d'occuper la chaire de littérature française moderne à l'Université de Fribourg. Dans une Institution internationale où l'Allemagne avait des représentants nombreux et actifs, c'était un poste de combat. Cela ne se refuse guère.

Il ne s'agissait pas, bien entendu, d'exercer une influence

tapageuse et indiscrete: de tels procédés ne sont ni français ni habiles. Il s'agissait d'imposer le respect, de bien faire son métier, et de montrer aux collègues étrangers que la science française est précise et solide, bien qu'elle ne dédaigne ni la clarté ni l'agrément.

Les dix années que Masson passa à Fribourg furent extrêmement fécondes, non seulement par l'action qu'il exerça sur de nombreux élèves venus de tous les points du globe mais aussi par les publications dans lesquelles il condensa le résultat de ses recherches et de son enseignement: huit ouvrages dont cinq ont été couronnés par l'Académie française, et de nombreux articles épars dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue d'Histoire littéraire* et d'autres périodiques.

Les écrits de Maurice Masson se divisent en deux groupes qui correspondent aux deux tendances essentielles de son esprit. Dans les études sur Vigny, sur Angellier, sur Lamartine, nous retrouvons le chrétien aux aspirations très hautes et aux allures stoïciennes; mais son goût de l'élégance en toutes choses et du raffinement même en religion le détournait vers des sujets moins âpres; de là procèdent et son livre sur Madame de Tencin et l'ouvrage qu'il intitula *Fénelon et Madame Guyon*. Les trois importants volumes qui constituent ses thèses de doctorat et auxquels il a travaillé pendant dix ans sont une étude de la conception religieuse de Rousseau " dans ses origines historiques et psychologiques, dans ses transformations successives, dans ses destinées littéraires et morales ". Il aimait en Rousseau l'homme religieux, mais il le plaignait d'avoir voulu fonder une renaissance religieuse sur un principe faux: la bonté essentielle de la nature humaine et la méconnaissance du péché originel.

Son urbanité naturelle, jointe à l'habitude de vivre dans un pays étranger, dans un pays où le patriotisme ne consiste pas à se recroqueviller sur soi-même mais à enrichir la nation

de tout ce qu'il y a de meilleur chez les voisins, éloignait Maurice Masson du chauvinisme. Mais il n'en était que plus ardemment patriote. Lorrain et Lorrain annexé il ne s'inclinait pas devant le fait accompli. Il n'admettait pas qu'il y eût prescription pour l'acte de piraterie qui avait terminé la guerre de 1870. "Pensons-y toujours, n'en parlons jamais"; cette antithèse trop fameuse lui paraissait être une de ces formules sonores qui dissimulent la lâcheté sous la littérature. En septembre 1911 il écrivait à Victor Giraud: "Pensons-y et parlons-en. Le temps des silences douloureux et des pudeurs contenues est passé. Il ne faut pas craindre de dire que nous n'acceptons pas le brigandage et que nous réclamons notre bien volé." Il n'abdiquait pas. Il ne croyait pas que ce qui avait été quarante ans auparavant un acte de violence contre deux millions de Français fût devenu, au bout de quarante ans, un acte de justice. Et pourtant, bien qu'il fût prêt, comme tout Français, à faire son devoir en face de l'attaque allemande, pas plus qu'aucun autre Français il ne désirait que la guerre nous fût imposée; car un chrétien, car un simple honnête homme ne doit jamais désirer que son ennemi commette un crime. Et d'ailleurs il le connaissait assez, l'ennemi, pour savoir ce que serait cette guerre: "Quant à la revanche proprement dite, écrivait-il, il faut y tendre sans y prétendre, car, fût-elle la vraie revanche, elle serait atroce."

Le deuxième jour de la mobilisation, 3 août 1914, le sergent Maurice Masson partait pour rejoindre son régiment, le 42^e territorial d'infanterie, à Toul. Il allait lutter pour sa patrie sur le territoire même de sa province. C'est dans une ville lorraine qu'il allait revêtir l'uniforme militaire, et c'est dans les tranchées de Lorraine qu'il allait combattre et mourir.

C'est là aussi qu'au jour le jour et sans en avoir con-

science, il allait écrire le plus beau de ses ouvrages et le dernier. Maurice Masson avait, comme il disait en plaisantant, le "courage épistolaire". A l'exemple de Cyrano, il écrivait tous les jours deux fois et plus souvent quatre. A vrai dire il y consacrait tout le temps que le service ne lui prenait pas. Or ces lettres à sa femme, à sa mère, à ses amis, à ses collègues, une main pieuse et intelligente vient de les réunir en volume : c'est par elles que nous pourrons désormais le suivre dans cette terrible campagne et voir son âme monter peu à peu vers les sommets d'où elle ne redescendra plus.

J'ai presque honte, en un pareil sujet, d'aborder des questions de style. Et pourtant il le faut bien, car là aussi une âme se révèle. On avait reproché parfois à Maurice Masson de trop bien écrire. Giraud regrettait qu'il n'y eût jamais chez lui une de ces incorrections apparentes, une de ces brèves hésitations qui imitent les démarches de la vie. Et il n'était pas éloigné de croire que cette réussite trop ordinaire, que cette élégance sans défaut était le résultat d'un souci excessif de la perfection artistique. Or voyez ces lettres : elles sont écrites sous la pluie, sous la mitraille, dans la boue, dans le bruit, dans le froid, à la lueur d'une mauvaise chandelle ; cet officier subalterne accablé de soucis et de responsabilités n'a ni le temps, ni le goût, ni les moyens, de soigner son style ; et pourtant spontanément il fait oeuvre d'artiste. Il sait toujours accommoder le ton de la phrase aux sujets si variés qu'il aborde. Il va de l'éloquence à la drôlerie, de la description des scènes de la nature à l'analyse psychologique, des hautes spéculations aux détails les plus vulgaires de la vie du troupier ; et toujours il trouve l'expression juste, alerte, vivante. Par là ces lettres intimes, si émouvantes de sincérité, se trouvent avoir, en même temps et par surcroît, la pureté exquise de la forme.

Il ne visait pas à la gloire littéraire ; il ne croyait pas

davantage faire oeuvre d'historien. Il la regardait comme inexprimable cette vie de la guerre que seuls peuvent comprendre ceux qui l'ont vécue. D'ailleurs il savait trop bien qu'il était là pour faire la guerre et non pour l'écrire. "Malgré ton conseil, écrivait-il à sa femme, je n'ai nulle envie de prendre des notes sur les impressions de ma vie de campagne. Je n'aimerais pas beaucoup cette transposition littéraire d'une vie qui est bien supérieure à toute littérature. Le souci de prendre des notes déforme les impressions et empêche même de faire convenablement sa besogne. Je laisse ce soin à ceux qui font la guerre à l'arrière."

Et cependant plus tard, quand tous ces douloureux événements s'éloigneront de nous, comme elles seront précieuses ces brèves descriptions de la guerre, faites au jour le jour par un lettré au grand coeur! Les voilà nos champs de Lorraine au cours de ce premier hiver qui nous paraît déjà si loin. "On ne peut faire un pas, écrivait-il, sans heurter quelques débris émouvants: pauvres petits képis dont les têtes qu'ils couvraient sont maintenant Dieu sait où, équipements, fusils brisés, pantalons rouges déchiquetés par la mitraille." Les voilà ces longues stations nocturnes au bord de la première tranchée, quand les yeux fouillent l'horizon incertain où rampe l'adversaire. "Nous sommes restés là une demi-heure, les armes installées dans les créneaux, les hausses mises, les hommes prêts. Sur les crêtes voisines occupées par l'ennemi le rayon des projecteurs glissait; de loin en loin une fusée éclairante montait à l'horizon; sur la gauche aux confins de la forêt de M..., les fusils crépitaient renforcés par le grondement plus long de l'artillerie; mais, devant nous, rien que des buissons immobiles entre lesquels s'insinuait le pâle cordon de la route."

Et enfin, il y a les horribles nuits d'attaque où le calme profond de la nature est troublé par la fureur humaine. "En

un instant les crêtes voisines, qui doucement luisaient sous les clartés lunaires, rentrèrent dans une fumée épaisse et jaunâtre d'où sortait presque incessamment la flamme aiguë des obus. De minute en minute les fusées légères montaient vers le ciel et illuminaient brutalement ce lac de fumée et de feu. Admirable fête de nuit si l'on n'avait songé à tous les pauvres corps meurtris qui se couchaient sous la rafale, à toutes les âmes gémissantes qui s'envolaient douloureusement vers la grande lumière pacifique. ”

Vous avez senti passer la vibration de l'âme de celui qui voit et décrit. L'âme chez lui est toujours jointe à la description, et lors même qu'il n'exprime pas la pensée qui le hante, il oblige son lecteur à réfléchir. “ Je viens d'interrompre ma lettre, écrit-il à sa femme le 1er avril 1915. Sur ma droite, à dix pas de moi, deux planches jetées au-dessus du boyau font un pont. Quatre hommes viennent d'y passer portant sur leurs épaules une forme humaine enveloppée dans une toile de tente. C'est le capitaine de la 2e compagnie du 169e qui passe. Hier soir dans l'attaque de Fey-en-Haye, il a été le premier tué. Le village est pris mais le capitaine est resté... Je revois ce grand garçon de trente à trente-cinq ans : figure sérieuse et courtoise ; silhouette élégante et souple. Maintenant c'est quelque chose de lourd et d'inerte qui chemine lentement sur quatre épaules... ” Encore n'avait-il là sous les yeux qu'un homme et qui s'en allait dans la brume dorée du matin ; mais comme elle nous pénètre dans la chair cette description des tranchées de Flirey où il allait, pendant plusieurs mois, vivre au milieu des innombrables morts ! Il faut la lire cette lettre admirable et atroce qu'il écrivait à sa femme le 19 juin 1915 ; et il faudra qu'on la relise plus tard, quand, sur le grand cimetière de l'est, la paix sera revenue, afin que nous n'en jouissions pas égoïstement et que nous sachions un peu de quel prix elle a été payée.

“ La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps à corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux, sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore ça et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contre-fort. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtements de sacs à terre, mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris, vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là-dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner ! A travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vigneron qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectants ces vignes de la mort. Et pourtant la vraie vigne toulousaise y pousse encore. Dans cette terre engraisnée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipements abandonnés, dans la pourriture et les débris, au milieu du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne ou plutôt des rejetons d'une verdure admirable. Plus loin ce sont d'énormes trochées de pommes de terre, et surtout des champs de coquelicots d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre. Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciant ! car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes “ poilus ”... dorment paisiblement, plaisantent ou font la manille en attendant la bombe qui va les meurtrir. ”

Vous voyez comment, de ces scènes d'horreur, l'âme douce et paisible de Maurice Masson se détourne vers la bonne na-

ture apaisante et vers ses compagnons dont il est responsable devant sa conscience et devant la patrie.

La nature, c'est pour lui " la grande consolatrice sensible ". Au cours du premier hiver, en entrant pour la première fois dans les tranchées grises et boueuses, il disait : " Ce sera bien joli au printemps. " Le printemps est venu (20 mars 1915.) Maurice Masson invite une jeune cousine à venir le voir ce printemps à la lisière de la forêt d'Apremont. Ecoutez : " Aujourd'hui... un admirable soleil illumine les lierres et les mousses des chênes; les perce-neige achèvent de s'épanouir entre les feuilles sèches, et déjà on voit poindre, toutes luisantes comme de petites épées, les premières pousses du muguet. Si vous étiez ici, malgré toutes les tristesses qui vous oppressent, vous vous laisseriez prendre par cet éveil printanier de la forêt; vous jouiriez de toute cette vie nouvelle qui commence à s'ébrouer dans les taillis. "

Il en jouissait lui-même supérieurement; il goûtait toutes ces beautés vraies qui passent inaperçues aux yeux de la plupart des hommes: la fête de l'aurore sur les étangs, quand la brume rose et légère flotte sur l'eau tranquille et s'insinue parmi les grands arbres, le soleil étincelant des après-midis sur la campagne verdissante, et surtout le charme infini et infiniment varié des nuits. Froides nuits d'hiver dont la lumière pâle et bleue fait reluire le cimier des casques et dont le silence émouvant n'est troublé que par la balle intermittente du guetteur; nuits brumeuses de printemps, " ciel voilé derrière lequel passe d'instant à autre la face trempée d'une lune de désolation "; nuits claires et douces de l'été où l'on dirait que le ciel étend sur la nature un grand voile de mélancolie. Combien de fois et avec quel amour ne l'a-t-il pas décrit l'horizon nocturne de sa tranchée lorraine : " Sur ces grands prés où la faux ne passera pas cet été les yeux glissent lentement et ne s'en détachent qu'avec

peine tant est douce la caresse qu'ils en reçoivent. Posés avec grâce par quelque fée lunaire, des groupes de vieux saules attendent le lever de la lune qui les argentera ; et, dans cette première descente de l'ombre, ils ont, sous leurs basses branches, des refuges propices où il ferait bon pour des amoureux venir s'asseoir... Et puis brusquement, à l'extrémité de cette plaine si douce, si accueillante, semblait-il, aux bonheurs humains, les crêtes des Hauts-de-Meuse surgissent, ligne austère qui se détache sur un fond encore lumineux et qui fait penser à quelque immense autel d'où monteraient des prières. ”

Mais ces visions de la nature c'est la récompense des belles heures ; avant toutes choses il y a le métier, les hommes à commander, à soutenir et à aimer. Ce professeur d'une grande université, cet écrivain, cet orateur pense d'abord à être un bon sergent, en attendant de pouvoir être un bon officier. Il se sentait soutenu, dans son rôle de chef, par son admiration pour ses hommes. Dès le second mois de la guerre, il écrivait : “ Il faut nous armer de patience, faire au jour le jour notre besogne et rester confiants dans le triomphe de la justice. A ce point de vue on peut prendre ici d'admirables leçons : il y a des hommes qui savent que leurs maisons sont pillées, brûlées, que leurs femmes et leurs enfants ont dû s'enfuir, qui ne savent pas, depuis six semaines, où vit ce qu'ils ont de plus cher, ni même s'il vit, et qui, dans cette grande détresse intérieure, continuent à rester calmes, à faire bon marché d'une souffrance qu'ils taisent fièrement et ne veulent penser qu'au péril commun. ” Sur la valeur morale de ses territoriaux, sur leur stoïcisme et leur bonne humeur il ne tarit pas ; et surtout il ne cesse d'appeler sur eux la reconnaissance et la générosité des civils. Le 5 mars 1915 il écrit à une petite cousine : “ C'est très beau de ta part de te priver si gentiment de tes petites économies pour rendre un peu plus agréable le

sort de nos braves territoriaux. Ce sont, pour la plupart, des hommes mariés et des pères de famille comme ton papa, qui ont quitté leurs femmes et leurs enfants pour venir faire leur devoir. Quelquefois leurs femmes et leurs enfants sont prisonniers chez les Barbares; souvent, comme ce sont des Lorrains de la frontière, ils savent que leur village est incendié et leur maison sans doute détruite. Et cependant ils gardent courage et bon visage; et ils restent souriants en fumant leur pipe. ”

Cet aristocrate va répétant que la France a été sauvée par le soldat de deuxième classe. “ C’est lui, écrit-il, qui, dans cette guerre dure et lente, est le héros par excellence, celui devant lequel les autres héroïsmes ont un mouvement instinctif de respect. . . D’un bout à l’autre du front, c’est toujours au soldat de deuxième classe qu’il faut revenir pour sentir la beauté du devoir accompli silencieusement et fortement. ” Il a bien compris, ce maître habitué à l’étude des âmes, quel inépuisable réservoir de force morale était l’âme du soldat français. C’est auprès d’elle, qu’il va se reconforter quand il est triste, et le modeste troupiier qui le voit venir ne se doutera jamais du bien qu’il a fait à cet homme qui a des galons d’or sur la manche. Mais lui, le chef, il s’en souvient, et il écrit : “ Quand, parfois, à de certaines heures, je trouve la vie d’ici un peu dure. . . je vais m’asseoir au parapet près d’un de mes “ poilus ” qui est là, de faction, sans bouger, depuis deux ou trois heures, quoi qu’il arrive et quoi qu’il tombe autour de lui. Je suis reçu avec un bon sourire d’amitié et de confiance, je regarde ces yeux paisibles que le danger n’effraie pas, qui ne sont ouverts que sur le devoir et qui se ferment volontairement sur tous les plaisirs et toutes les affections d’un passé toujours présent; je me sens tout ragaillardé par ce contact et je suis content d’être à la fois le chef et le camarade de tels hommes. ”

Pour de tels hommes le jeune lieutenant est fier de se dépenser sans mesure. Les jours, les nuits, les semaines sont longues sur la ligne de feu. Comment distraire ceux qui y vivent ? Il organise pour ces pauvres gars dont la vie est si dure de petites fêtes artistiques avec accompagnement de "pinard", de cigares et de biscuits. Surtout il s'efforce d'adoucir pour eux les sévérités des règlements du temps de paix que certains officiers de carrière et de caserne appliquaient avec une rigueur un peu formaliste. " Je trouve, écrivait-il, qu'on doit être bien indulgent pour des hommes qui mènent cette vie depuis un an. " Le 23 mars 1916, trois semaines avant sa mort, il se lamentait sur le sort d'un brave garçon qui allait être durement puni pour une faute vénielle: " Un de mes pauvres poilus, pour avoir bu un peu trop de pinard au dernier repos, va, bien malgré moi et pour faire plaisir à un capitaine de gendarmerie sans pitié comme sans gloire, passer en conseil de guerre. " Il ne peut se tenir d'en exprimer quelque mauvaise humeur contre " les matamores de l'arrière ".

Pour lui, il est à l'avant, à l'un des postes les plus dangereux et les plus tragiques de toute la ligne du front, toujours au milieu de ses hommes à l'heure et à l'endroit du péril, témoin compatissant et fier de leur longue souffrance et de leur gloire ignorée. Il s'efforce de leur épargner les grandes peines et les petits ennuis. Il voudrait, par son affectueuse pitié, se rapprocher de chacun d'eux, devenir l'un d'eux, les élever tous jusqu'à lui. " Je t'avoue, écrivait-il à sa femme, je t'avoue que devant leur misère, leur pauvre solde, leur maigre pitance, le sentiment de mon aisance et de mon confort relatifs me gêne. J'ai pour eux de petites attentions où ils savent que mon porte-monnaie est mis à contribution, et cela les touche. Je m'intéresse à leur vie, à leur famille, à leurs ennuis ; ils sentent, je crois, que cet intérêt est sincère, et cela les tou-

che davantage (on a le temps de causer dans les marches de nuit) . . . Je voudrais leur adoucir un peu leur vie ; je voudrais aussi les acheminer vers des pensées plus hautes ; mais c'est si difficile de trouver le vrai sentier par où les conduire sans les effaroucher. Pour l'instant je désire surtout leur amitié et leur estime. C'est encore l'un des sentiers les plus sûrs. ”

Ces ardeurs d'apôtre mises au service de la guerre s'appuient avant tout sur un sentiment profond de la justice de cette guerre. Masson répète à tous ses correspondants, à tous ses collègues de l'étranger, que nous ne pouvons transiger avec l'injustice et que nous demeurerons en armes tant qu'elle sera debout. Il croit, avec son maître Lanson, que tout le verbiage des pacifistes et des neutres achoppe devant cette réalité : la grande iniquité de Belgique. Quand paraît le premier manifeste des Universités suisses, “ ce n'est pas, dit-il, cette littérature pleurnicheuse et pâteuse, ce ne sont pas ces rêvaseries intellectuelles qui avanceront la paix ni surtout la victoire. Il faut d'abord que justice soit faite. ”

Cette parole a quelque valeur lorsqu'elle est prononcée dans une tranchée boueuse où tombe la mitraille. Or ni la lenteur, ni les souffrances de la guerre n'ébranlèrent jamais un instant la froide intransigeance de celui qui la prononça. Après la détresse des nuits d'attaque, lorsqu'au lever d'un jour blafard, il a la tragique et inoubliable vision des longs troupeaux de blessés qui reviennent sous la pluie, il se raccroche toujours à la même conclusion inflexible, c'est “ qu'il faut penser fortement à la victoire nécessaire, à la revanche de la justice ”. Quand il voit que les mois s'ajoutent aux mois, et que toujours le but s'éloigne, il lui arrive d'être abattu, mais il se ressaisit bien vite : “ Il faut être courageux, quoi qu'il arrive ; il faut tenir jusqu'au bout. . . Il y a des moments où l'on aspirerait lâchement à la paix, mais nous avons trop souffert au nom de la justice pour que nous puissions accep-

ter une paix sans elle." Il reste un homme cependant, il avoue ses doutes, ses effrois devant l'immensité du sacrifice déjà fait et de celui qui reste à faire. " Mais il est sûr, ajoutait-il, que nous, Français, nous représentons cette fois la justice et que nous en sommes les serviteurs. De sentir cela à plein, comme nous le sentons tous, c'est sans aucun doute une force et, si la mort doit venir, une aide. " Il ne craint pas la mort, il ne craint pas la défaite, il craint par moments quelque chose de pire, la paix. Oui, une paix honteuse, une paix de lassitude : " On se demande, écrit-il le 28 octobre 1915, si l'on ne va pas au-devant de la pire catastrophe : une catastrophe morale. Il faut fermer les yeux et se raccrocher désespérément au Dieu de la justice. . . "

C'est là le grand mot et la suprême explication de cette belle âme. Parmi les hommes qui partagèrent avec Maurice Masson les fatigues de la campagne il n'en est guère qui aient ignoré à quelle source il alimentait sa vie morale. Un de ses sergents a écrit au lendemain de sa mort : " Le parfait chrétien qu'il était ne pouvait placer ailleurs qu'en Dieu l'objet dernier de toutes les aspirations de son âme. . . Et c'est là qu'il nous faut aller chercher celui que nous aimons. " Et en effet il était non seulement un croyant, il était de ceux qui vivent dans la communion des saints. Aucune pensée ne lui était plus familière que celle-là. Le 1er avril 1915, qui était le jeudi de la semaine sainte, il écrivait à la tombée du jour : " Je regarde devant moi l'horizon merveilleux dans le calme du soir qui vient après la rude bataille de l'après-dînée. Le soleil descend vers les coteaux bleus comme une hostie vers un reposoir. Et ce sera le seul reposoir que je visiterai aujourd'hui. Triste jeudi saint, sans église, sans sacrifice, sans communion ! mais je me sens bien uni à tous les chrétiens qui fêtaient le grand mystère. " En dehors de la communion des saints il ne croyait pas que la vie signifiât quelque chose ; la

mort encore moins : " Tu sais, écrivait-il à sa femme le jour de la Toussaint de 1915, tu sais quelles sont mes pensées et mes prières. S'il y a quelque chose qui donne un sens, une valeur et une beauté à la vie, c'est cette pensée de la continuité de la chaîne entre le présent et l'invisible, entre ceux qui vivent et ceux qui ont dépassé la vie. " Le christianisme lui apparaissait donc comme le lien essentiel entre les âmes et le seul qui pût durer ; il aurait voulu qu'il fût d'abord le lien des âmes françaises. Le 9 mai 1916, après avoir assisté, dans l'église de Martincourt, avec un grand nombre de ses soldats, à une messe dite par un jeune cavalier aux moustaches de mousquetaire, il écrivait : " Si seulement l'union sacrée pouvait se sceller un jour entre tous les Français dans les églises de France ! C'est là que l'on pourrait effectivement la réaliser cette union sacrée qui serait autre chose qu'un armistice et qui serait l'union des âmes dans la même divine espérance. "

Aussi quelle tristesse lorsqu'il lui faut descendre vers d'autres âmes qui n'espèrent rien ! Comme il lui est malaisé de s'enfermer dans l'étroit domaine des idées terrestres ! Parmi ces admirables lettres de consolation qu'il eut tant de fois l'occasion d'écrire pendant les vingt premiers mois de la guerre, il en est une qui nous frappe par son accent particulièrement douloureux. Elle est adressée à un de nos maîtres les plus aimés de l'Université de Paris, dont le fils venait de mourir au champ d'honneur à l'âge de vingt ans. " Vous n'êtes pas, disait-il, vous n'êtes pas de ceux, je crois, pour qui les pensées religieuses peuvent mettre de la lumière à l'horizon de leur chagrin ; et je ne vous en plains que davantage. Près d'un deuil comme le vôtre on se sent timide et gauche ; et l'on ne peut offrir à ceux qui souffrent qu'une compassion toute amicale. " Ah ! comme il parlait autrement devant ces morts lumineuses qui ne sont qu'un passage et le commencement d'une divine vision : " Je me doute, écrivait-il à

sa soeur au premier anniversaire de son veuvage, je me doute que tu dois être en ce moment comme enfermée dans tes souvenirs : le monde entier doit être comme aboli autour de toi, tu dois oublier la guerre et la germination sanglante d'un nouvel univers pour rester en contemplation devant cette chose sacrée et sans prix dont tu as été le témoin : une âme humaine qui va vers son Dieu. ”

Il croyait depuis toujours que la vie n'a de prix que par la générosité avec laquelle on sait la vivre et au besoin la quitter. Aussi dès les premiers jours de la guerre, il s'était peu à peu détaché de toutes les pensées qui lui auraient rendu trop amers les sacrifices, y compris le sacrifice suprême. Parfois le souvenir de son beau passé lui revenait encore et le désir que tout ne fût pas fini. Le 31 décembre 1914, il adressait à sa mère cet examen de conscience : “ Si je reviens de la mêlée, si je retrouve mon chez-moi, mon amour, toutes mes chères tendresses, je crois bien que je m'abandonnerai à cette douceur de vivre avec un peu de lâcheté. ” Mais bien vite il ajoutait : “ J'essaie de faire le silence sur tous ces désirs et de m'abandonner sans réserve à la Providence. ” Lentement le silence se fit et la soumission devint sans réserve. Dès le printemps suivant on ne trouve plus dans ses lettres que l'expression d'un calme radieux et supra-terrestre : “ Je sens une grande paix, écrivait-il à sa femme. Qu'il en soit de même pour toi... Je voudrais tant que ta lettre d'aujourd'hui me dise ton apaisement, ta confiance, ta sérénité joyeuse. ” Il lui avait déjà dit quelques semaines auparavant : “ Si tu étais avec moi, ou mieux en moi, tu sentirais ce que je sens : une grande paix, un abandon total sans inquiétude. ” Heureux ceux qui peuvent écrire de telles lettres ; plus heureuses encore celles qui méritent de les recevoir !

Peu à peu cependant l'affection prévoyante de Maurice Masson essaye de préparer ceux qu'il aime au douloureux évé-

nement qui devient de jour en jour plus probable. Il avait dit au premier mois de la guerre : " Ce serait un peu honteux d'être aujourd'hui soldat et de n'être jamais exposé. " Ses amis purent trouver, dans la suite, qu'on lui faisait bonne mesure. Le 23 février 1916, il annonçait à Victor Giraud que son régiment allait occuper un des secteurs les plus tristement célèbres du front, un de ceux où de dix heures du matin à minuit il fallait vivre sous un bombardement presque incessant. " Chaque jour, en moyenne, disait-il, à ma compagnie, il tombe un homme ou deux. Mathématiquement si nous restons trois mois là-haut, mon tour doit venir. " Or, sans fanfaronnade et sans phrase, en homme habitué par une longue expérience à s'examiner froidement lui-même, il avouait que cette perspective ne l'effrayait pas. " On en arrive, disait-il, à ne plus attacher une grande importance à sa vie ; on envisage sans effroi le moment où il faudra la donner. "

Vous croyez peut-être que ce philosophe chrétien dont la pensée domine de si haut les choses humaines, que cet officier tout entier à l'accomplissement de sa tâche, a dû abandonner pour un temps les spéculations de l'esprit. Or la vérité est que, sous l'uniforme, le lieutenant Masson n'a jamais cessé d'être un professeur et un lettré. Il disait bien : " Le temps n'est plus aux divertissements de mandarin. " Mais il avouait que la guerre n'avait pu tuer en lui le virus intellectuel. Et dès le mois de novembre 1914, dans son fortin de la banlieue de Toul, il travaillait aux derniers chapitres de sa thèse de doctorat. Pendant les mois qui suivent, en pleine forêt d'Apremont, dans sa hutte de sauvage, il y consacre les quarts d'heure que le service n'absorbe pas. Bientôt il a la joie d'y mettre le point final. Il annonce fièrement à ses amis qu'il en corrige les épreuves à six pieds sous terre, à vingt-cinq mètres des Boches, et qu'il a donné le bon à tirer dans la tranchée, au fond du boyau No 5. " Ne trouvez-vous pas, ajoutez-

il, qu'il y a quelque élégance dans cette ténacité universitaire ? ”

Maurice Masson devait soutenir ses thèses en Sorbonne le samedi 4 mars 1916, au cours d'une brève permission sur laquelle il comptait. Ce jour-là les nombreux amis, qui étaient venus applaudir le soldat au moins autant que le docteur, apprirent, par une petite affiche apposée à la porte de l'amphithéâtre, que "la soutenance était remise à une date ultérieure, M. Masson étant retenu au front". Vous vous rappelez qu'en effet la bataille de Verdun commençait alors. Les permissions avaient été, dès le 25 février, suspendues pour toute la première armée. " L'homme propose, écrivit alors Maurice Masson, et le Boche dispose. "

Les jours passaient, jours d'anxiété terrible pour la France. La reprise des permissions était retardée indéfiniment. Le mois d'avril venait de commencer.

Le 13 de ce mois, Masson écrivit à la mère d'un de ses amis, mort au champ d'honneur : " J'ai su avec quel détachement, quel abandon, quelle simplicité et quel courage de croyant ce cher ami a fait son sacrifice, et quel admirable exemple il nous laisse à tous. Je voudrais, pour ma part, n'en être pas indigne, et si pour moi le jour du sacrifice doit venir prochainement, trouver dans ce noble appel d'en haut une aide fraternelle et une protection. "

Ce fut deux jours après. Le 16 avril, à huit heures du matin, le lieutenant Masson avait fait tranquillement sa ronde sous une rafale de mitraille. Avant de rentrer à son abri, comme il s'arrêtait pour observer le tir de l'ennemi, un projectile vint éclater à ses pieds. Il mourut d'une mort éblouissante et brève.

Dans une cérémonie émouvante, l'Université de Paris a accordé au lieutenant Masson, mort au champ d'honneur, le grade de docteur-ès-lettres. Et le général commandant la première armée a consacré la mémoire de son subordonné par

une citation dont voici le texte : “ Officier de la plus haute valeur morale et militaire. A donné en toutes circonstances les preuves d'une grande bravoure et d'un mépris absolu du danger en face de son devoir. ”

L'empereur allemand a dit, au début de la guerre, que les Français d'aujourd'hui n'étaient pas les mêmes que ceux de 1870 et que leurs officiers, au lieu d'être nobles, venaient on ne sait d'où.

— Sire, voilà un de ces officiers français dont vous parliez si mal : il vient de ce peuple de France que vous haïssez, de cette province de Lorraine que vous opprimez ; son cœur a été formé dans ces églises de France contre lesquelles s'exerce la rage de vos soldats, et son esprit, dans cette Université de France qui répand plus de lumière dans le monde que toutes vos officines ne peuvent y jeter de fumée. Je crois en effet que ses ancêtres n'étaient pas gentilshommes ; mais je l'ai comparé à vos princes et à vos margraves, et je vous assure qu'il avait mille fois plus de noblesse dans l'âme que vous n'en avez tous dans le sang !

(À SUIVRE).

René GAUTHERON,

professeur de littérature française.

à l'Université Laval.

L'étude de nos traditions orales

BIEN que la *Société de folklore américain* ait déjà, depuis trois ans, commencé l'étude et la publication des traditions populaires françaises au Canada, elle n'a que récemment appelé ses membres de la province de Québec à s'organiser en section distincte sous la direction de quelques folkloristes intéressés.

Le conseil de la *Section de Québec*, pour 1917-18, se compose des dignitaires suivants : M. Ernest Myrand (Québec), président ; MM. E.-Z. Massicotte et Victor Morin (Montréal), vice-présidents ; M. C.-M. Barbeau (Ottawa), secrétaire ; M. F.-W. Waugh (Ottawa), trésorier.

A la séance qui se tiendra en mai, au même lieu et au même endroit que celles de la *Société royale*, on devra élire annuellement de nouveaux dignitaires, faire rapport des travaux récents et discuter les questions touchant la cueillette et la publication des traditions canadiennes.

La *Section de Québec* comprend dès maintenant environ 75 membres ; et l'on espère que ce nombre s'augmentera bientôt de tous ceux qui comprendront l'importance de cette entreprise, non seulement pour la science, mais aussi du point de vue national.

Si la plupart de nos écrivains et de nos artistes n'ont pas encore secoué le joug des écoles d'outre-mer, s'ils n'ont pas réussi à révéler les trésors ignorés du sujet canadien dans son milieu pittoresque, s'ils ont fait preuve d'une impuissance persistante, c'est qu'ils ont manqué de la méthode et des connaissances qui conduisent sûrement aux oeuvres de valeur.

En art, on ne produit rien de rien. L'artiste doit recevoir et

éprouver d'abord les impressions qu'il transmet ensuite en les exprimant d'après son art. Où puisera-t-il ses connaissances et son inspiration s'il ne sait observer directement son sujet et son entourage vivant et réel? Ce n'est certes pas dans des manifestations artistiques étrangères, surtout si elles sont mal connues et mal assimilées. Pour chercher à tort leur lumière et leur verbe à ce foyer artificiel dont l'éloignement affaiblit les lueurs, pour s'obstiner à regarder le monde des êtres au travers des lunettes colorées d'autrui, pour se nourrir de lieux communs ou de vaines chimères, nos littérateurs, nos peintres, nos sculpteurs et nos musiciens n'ont le plus souvent fait que piétiner sur place, et encore leur trépignement n'a-t-il guère réussi à leur attirer la faveur illusoire qui, ailleurs, sourit souvent aux médiocrités.

Tel littérateur, par exemple, ne ferait-il pas mieux d'aller observer sur place, au cours d'une longue et fructueuse intimité, les personnages de son roman de moeurs que se renfermer dans ses rêves et inventer des feuilletons vides et ennuyeux à la contemplation de la fumée de sa pipe? Un jeune écrivain français de bonne école — Louis Hémon — allait vivre, il y a quelques années, parmi des colons défricheurs du nord, dans une des régions les plus austères du Canada. Victime d'un fatal accident, au bout de sept ou huit mois, il laissait dans ses paperasses un brouillon de roman de moeurs intitulé *Maria Chapdelaine*. On vient de publier cette oeuvre précoce et à peine achevée, et voilà que nos critiques l'acclament comme un tableau modèle et presque unique de scènes canadiennes. Quelques mois avaient suffi à ce jeune étranger pour mieux dépeindre ce que nos romanciers, pendant des générations, n'ont pas su voir.

Ce n'est pas tant le talent ni même, quelquefois, la technique qui manquent aux artistes canadiens, que la perspicacité et la méthode. S'ils savaient seulement comment s'y

prendre! Le secret de Hémon était pourtant bien simple, c'était d'étudier son sujet d'après nature, d'emmagasiner studieusement ses observations de chaque instant, et enfin de raconter tout naturellement, en suivant d'ailleurs une trame fort ordinaire, ce qu'il avait vu et entendu dans un monde inédit.

Une page décidément nouvelle s'ouvrira dans l'histoire de l'art canadien le jour où, devenus humbles et sincères, nos artistes enverront paître leur rétif Pégase et marcheront à plein pied dans les sentiers lumineux et odorants de leur terroir. La petite maison solide qu'ils n'auront pas de peine à construire sur ce roc vaudra bien mieux que tous les châteaux paillétés et intangibles que leurs imaginations cherchaient à bâtir dans les nuages.

Bien que s'occupant uniquement de science, la *Société de folklore américain* pourra, sous ce rapport, rendre plus d'un service notoire aux artistes et aux littérateurs canadiens. Elle leur donnera d'abord l'exemple d'une saine méthode à suivre, elle leur aidera ensuite à recueillir les matériaux épars sans lesquels ils n'auront jamais qu'une connaissance insuffisante de leur pays.

Pour ce qui est de la méthode, quelques folkloristes canadiens de la *Société de folklore* en ont déjà donné l'exemple en commençant des enquêtes systématiques ou des explorations régionales, qui devront se continuer indéfiniment. MM. E. Myrand (Québec), G. Lanctôt (Laprairie), V. Morin (Montréal), Mlles Evelyn Bolduc (Beauce) et Malvina Tremblay (Ottawa) ont consulté avec profit des conteurs et des chanteurs populaires de leur entourage; MM. E.-Z. Massicotte (Montréal) et C.-M. Barbeau (Ottawa), de leur côté, ont entrepris des recherches de longue haleine dans les comtés de Charlevoix, de Chicoutimi, de Québec, de Kamouraska, de Beauce, de Champlain, de Prescott, et dans l'île de Montréal.

Consulter les vieillards et les connaisseurs — surtout les paysans — sur les traditions et les choses locales, noter au long, et au fur et à mesure, récits, contes, légendes, réminiscences, chansons, rimes populaires, croyances, usages, proverbes, dictons et expressions, voilà la tâche professionnelle du folkloriste. L'inertie et la fausse-honte, ces vices qui atrophiaient dans leur germe bien des enthousiasmes naissants, ne doivent point avoir d'empire sur lui, car il est convaincu de la richesse de son sujet et de la valeur durable de son oeuvre.

Littérateurs, musiciens et peintres, s'ils étaient bien avisés, devraient d'abord suivre la même voie. Après avoir étudié à fond un nouveau milieu et éprouvé sa pulsation de vie, après avoir, au contact de la nature et des êtres, purgé leur style de tout un fatras académique indigeste, ils reviendront à leur atelier guéris du mal corrosif qui ronge à mort la vitalité des imitateurs, des plagiaires et des rêveurs. Ils auront découvert — après bien d'autres — la seule méthode pratique à suivre pour arriver à créer de véritables oeuvres d'art. S'ils ne se sont pas embourbés dans l'ornière de leurs aînés, ils pourront encore revenir à cette fontaine de Jouvence qu'est la contemplation régénératrice des choses réelles et vivantes. Voyant et entendant eux-mêmes, ils parleront, chanteront ou peindront de connaissance et de coeur, et leur style reflètera inévitablement la nouveauté de leur sujet. Supposez-leur du talent ou même du génie, et vous les verrez bientôt s'acheminer vers les sommets que hantent d'habitude les maîtres des autres pays.

C'est surtout par la cueillette et la publication systématiques des traditions orales et de tout ce qui s'y rattache que la *Société de folklore* sera utile, non seulement à la science internationale, mais à l'évolution nationale de l'art canadien. Aux artistes elle fera bientôt connaître de nombreux thèmes plastiques, musicaux et littéraires, qu'elle a commencé à recueillir dans les masses populaires.

Peut-il y avoir de meilleure source d'inspiration pour un musicien, par exemple, que les mélodies populaires ? C'est à ce fonds inépuisable que la plupart des grands compositeurs reviennent souvent rajeunir leur muse ; et la liste serait interminable des oeuvres qu'ils en ont, de tout temps, tirées. Qu'il suffise ici de mentionner l'école russe moderne qui récemment séduisait l'Europe et l'Amérique de sa brillante originalité. Non seulement elle doit sa fraîcheur et son exotisme à l'ambiance de la musique populaire orientale, mais certaines de ses pièces les plus remarquables — comme le *Scherazade*, poème symphonique de Rimsky-Korsakoff, que l'on connaît au Canada — ne sont qu'un tissu de mélodées populaires slaves adroitement agencées. ¹ Des compositeurs d'écoles différentes, comme Haydn, Chopin, ² Liszt, Grieg, Bizet, Dvorák, etc., doivent aussi beaucoup de leurs meilleures pages aux mélodies nationales. La révolution qui s'est dernièrement produite sous l'impulsion hardie de Debussy résulte principalement de l'influence de la musique ancienne et étrangère. Le chromatisme et les modes hypolydiens, hypophrygiens et hypodoriens dont on a, grâce à l'étude, doté la technique moderne, étaient non seulement à la base des systèmes mélodiques anciens ou étrangers, mais ils ont survécu jusqu'à nos jours chez les paysans, y compris ceux de Québec.

Si le Canada n'a pas encore eu de compositeurs natio-

¹ Glinka — le père de l'école russe —, Balakireff et Tchiakovsky sont peut-être ceux qui ont fait le plus grand usage des mélodies populaires.

² Citons ici un passage d'un article récent de Henry-F. Gilbert (*Folk-music in Art-music*, dans *The Musical Quarterly*, vol. III, no. 4, p. 586) :

"It was largely Chopin's example which turned the conscious attention of the composers of the latter half of the 19th century to the serious study and contemplation of the folk-music of their native countries. The result was the discovery on all sides of the rich mines of inspiration in the folk-melodies of the different peoples, and the consequent rise and rapid development of the various national schools."

naux, ce n'est certainement pas à cause de la pauvreté du terroir; car, d'une frontière à l'autre, paysans et bourgeois — pour ne pas parler des Indiens³ — ont conservé des milliers de chants traditionnels, qui se répètent encore un peu partout; et il n'est peut-être pas un pays d'Europe où les mélodies populaires anciennes se soient conservées plus pures et plus nombreuses.

En collectionnant systématiquement ces mélodies, que les conditions modernes tendent à faire disparaître, les folkloristes de la *Section de Québec* prépareront les voies aux compositeurs. A la série déjà publiée par M. Ernest Gagnon (1865) MM. Ernest Myrand, E.-Z. Massicotte et Marius Barbeau doivent bientôt ajouter un nouvel apport de plus de mille versions recueillies pour la plupart à l'aide du phonographe. MM. Massicotte et Barbeau ont déjà atteint le chiffre de cinq cents versions chacun, et leur travail est à peine commencé. Ces chants se transcrivent actuellement d'après une méthode critique, et ils seront publiés par la *Société de folklore*.

L'étude du folklore ne sera pas de moindre importance pour les lettres canadiennes, dont l'anémie provient de la débilité même des liens qui les rattachent à la psychologie et à la tradition nationales. "Revenez au terroir!" est le mot d'ordre familial qu'il faudrait répéter à ces auteurs sans boussole qui usent leurs facultés, faute de savoir les alimenter. Si leurs yeux se dessillaient enfin, ils s'extasieraient à bon droit devant le panorama captivant des moeurs régionales qui s'estompe sur un arrière-plan de coutumes et de traditions anciennes, où l'idéalisme régénère et enlumine les manifestations même triviales de chaque vie obscure.

³ Les chants des Indiens de l'Amérique sont innombrables et dignes d'admiration. Aucune étude vraiment sérieuse n'en a encore été faite, bien que certains musées en possèdent des collections phonographiques considérables. La *Section d'anthropologie*, au Musée Victoria, Ottawa, en possède plus de deux mille.

C'est là qu'on s'est inspiré de tout temps. Que resterait-il, en effet, des oeuvres d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Ovide, de Virgile, de Dante, de Milton, de Shakespeare, de Goethe et de Wagner si on en rayait tout ce qui vient de la fable, de la mythologie ou de la légende ? Que deviendraient Rabelais, Molière, Hugo et Flaubert si, méprisant leur entourage, ils n'avaient pas daigné l'observer et en tirer les multiples tableaux de moeurs et de psychologie populaire qui sont autant de chapitres impérissables dans l'histoire de l'homme ?

Depuis l'antiquité ou le moyen âge, la mentalité humaine n'a cependant pas beaucoup changé là où les circonstances se ressemblent. De même que les danses dyonysiaques de l'ère classique ont survécu jusqu'à nos jours dans la Thrace, les traditions orales de l'ancienne Gaule ne se sont pas encore éteintes chez les paysans du Canada, qui les répètent machinalement sans même soupçonner leur origine lointaine ; et c'est sans doute à tort qu'on s'imagine l'existence de conditions sociales exceptionnelles dans la Grèce antique et dans les pays où se produisent des renaissances artistiques.

Si Homère vivait ici, il se retrouverait dans son élément accoutumé parmi nos chanteurs et nos conteurs populaires ; et des récits traditionnels innombrables qu'il entendrait de toutes parts il n'aurait pas de peine à tirer des épopées nationales. C'est faute d'une voix transcendante que ces textes archaïques, aussi riches qu'il en fut jamais chez aucun peuple, restent sans écho, et l'on doit déplorer, sinon l'absence totale d'observateurs éclairés au Canada, du moins l'égarement des lettrés et des artistes qui, négligeant des trésors héréditaires, se laissent distraire par les rumeurs poétiques d'outre-mer.

Les sophistes canadiens, car il y en a, prétendront qu'il ne vaut guère la peine de s'arrêter aux contes, aux légendes, aux anecdotes ou même aux chants de nos paysans et de nos

anciens. Leur opinion sera inébranlable surtout, s'ils n'en connaissent rien eux-mêmes ou s'ils ignorent les dessous des mouvements littéraires ou artistiques en Europe.

A en juger par les centaines de spécimens que nous avons déjà recueillis pour la *Société de folklore*, les contes populaires canadiens constituent une mine incroyablement riche en thèmes poétiques. Ils sont à la fois nos *Mille-et-une-nuits*, nos *Fabliaux* et nos *Romans des chevaliers de la Table ronde*, et même davantage. ⁴

Demandez à Marcel Tremblay, des Eboulements (comté de Charlevoix), et à Edouard Hovington, de Tadoussac, les contes de *Merlin* et de la *Bête-à-sept-têtes*, et ils vous réciteront de vieilles versions françaises inédites des aventures de Tristan et du sorcier Merlin, ⁵ déjà rapportées dans les romans celtiques des chevaliers de la Table ronde et ailleurs. L'épisode de la lutte contre le dragon, dans le conte d'Hovington, peut seul couvrir environ cinquante pages imprimées ; ce qui en fait certainement une des versions les plus complètes qui existe.

Achille Fournier et Narcisse Thiboutot, de Sainte-Anne (Kamouraska), vous raconteront les prouesses du *grand voleur de Paris* et du *grand voleur provincial*. ⁶ Or ce conte indo-européen, " déjà répandu dans l'Orient du bassin méditerranéen il y a vingt-trois siècles " (Gaston Paris), ⁷ n'est

⁴ Ces œuvres littéraires anciennes se fondaient directement sur des récits populaires, dans la plupart des cas.

⁵ Le nom même de Merlin (prononcé Marlin) est conservé dans le conte de Marcel Tremblay.

⁶ *Journal of American Folk-Lore*, No CXV (1917), pp. 125-130.

⁷ Dans une remarquable étude de mythographie sur ce conte (*Revue de l'Histoire des religions*, 1907, pp. 151-187, 267-316), Gaston Paris en analyse et compare " dix-neuf variantes confiées à l'écriture en quatorze langues différentes depuis le Ve siècle avant jusqu'au XIXe siècle après l'ère chrétienne ". A cette liste un autre auteur, plus récemment, a ajouté quelques versions. Mais il appert que les deux variantes canadiennes sont les seules qui, jusqu'ici, aient été recueillies en langue française, dans le peuple.

rien autre que le " célèbre récit " qu'Hérodote a le premier recueilli et confié à la littérature écrite; mais qui, depuis, a été relevé ou adapté indépendamment par " Pausanias, Charax, Jean de la Haute-Seille, le roman des *Sept Sages*, *Bérinus*, *Ser Giovanni*, de *Dief van Brugghe* (version flamande du moyen âge), *Somadeva*, le *Kandjour*, " et dans neuf versions populaires (G. Paris).

Shakespeare, dont les oeuvres débordent de folklore,⁸ s'est le plus souvent inspiré de livres contemporains contenant des récits, des contes populaires et des fabliaux du moyen âge. Or Paul Patry (Beauce), Achille Fournier (Kamouraska), Joseph Mailloux (Charlevoix), Edouard Hovington et Louis Simard " l'aveugle " (Chicoutimi) auraient pu fournir au grand dramaturge les contes populaires mêmes dont il a tiré *Le juif de Venise* (*The Merchant of Venice*), *Cymbeline*, et *Roméo et Juliette*; leurs textes correspondants portent les titres de " l'avocat vert ", " les deux jeunes capitaines ", " Jean-Cuit ", " les trois poils d'or ",⁹ et " ballade de Pyrame et Thisbé ".¹⁰ Dans un récit fort spirituel, Alfred de Musset s'est lui-même inspiré, à ce que dit Emile Souvestre, d'une version bretonne du conte dont Shakespeare a fait *Cymbeline*.

Nous ne nous attarderons pas à la liste — d'ailleurs in-

⁸ Clarendon Press, Oxford, 2 vols. (1150 pp.), *Shakespeare's England, an account of the Life and Manners of his age*. Cet ouvrage volumineux, en se fondant exclusivement sur les écrits de Shakespeare, donne un tableau réaliste des moeurs et du folklore d'Angleterre, au XVIème siècle.

⁹ Ces deux derniers ont paru dans *The Journal of Amer. Folk-Lore*, No. CXV, pp. 114-125.

¹⁰ Publiée dans *Le Parler français*, oct. 1917, Québec, pp. 63-70, Au sujet de *Pyrame et Thisbé*, citons Gaston Paris (*Revue de l'histoire des religions*, 1907, p. 307): "...C'est le conte charmant de Pyrame et Thisbé, d'origine incontestablement babylonienne... qui, ayant pénétré dans le monde gréco-romain, a joui d'une grande popularité et a fini par devenir, après un lent travail d'accommodation, l'histoire véronaise de Roméo et Juliette..." " L'identité des deux récits est incontestable. "

terminable — des oeuvres littéraires qui découlent directement ou indirectement de la tradition orale. A ces simples suggestions, le lecteur éclairé pourra de lui-même se rendre compte qu'à cette source remontent la plupart des thèmes mythologiques ou poétiques, dont les poètes et les artistes se sont servis de tout temps.

Concluons. Si le terroir canadien possède en surabondance les germes qui, en se développant, susciteraient une renaissance nationale de la pensée et de l'art, faut-il en déduire que l'effervescence de cette évolution naturelle se produira bientôt ou jamais ? Nous n'oserions pas répondre à cette question, car nous avons des doutes. Si elles étaient invincibles, l'inertie et l'incompétence générales, avec leur épaisse doublure de vanité, seraient un gage sûr de stagnation et d'asservissement perpétuels, et les crises de nationalisme politique, seules, ne seraient que des tâtonnements inutiles vers une émancipation idéale qu'on ne saurait conquérir.

Marius BARBEAU.

Musée Victoria, Ottawa.

Les journaux du front français¹

LA propagande allemande, ayant compris qu'il serait vain de vouloir persuader aux neutres que la France souffre de privations physiques, s'est attachée à démontrer que c'est son moral et surtout celui de ses soldats qui est fortement déprimé. Grâce à quelques déclarations de prisonniers, obtenues par surprise ou par suggestion, les Allemands prétendent que la France en a assez et " qu'elle ne tiendra pas ". Aucun de ces arguments n'a de valeur et la réplique est facile. Les symptômes de notre endurance et de notre confiance inaltérable dans la victoire finale apparaissent par milliers aux esprits même les plus prévenus.

Une preuve convaincante de l'excellente santé morale du front français nous est fournie par les journaux écrits et composés par les soldats dans les tranchées. Ceux qui ont eu le

¹ Notre estimé collaborateur, M. René Gautheron, nous communique cet article, bien intéressant et significatif, de M. Pierre Chapelle sur *Les journaux du front français*, qui vient de lui être adressé par l'auteur. " M. Chapelle, nous écrit-il, est particulièrement documenté sur le sujet qu'il traite. Au cours de la campagne, il a fondé et dirigé deux périodiques de tranchées : *Le canard poilu* et *Le lapin à plumes*. A son retour à l'arrière, il a été appelé aux fonctions de directeur des *Journaux du front* au ministère des Affaires Etrangères. " — " M. Chapelle, continue M. Gautheron, est journaliste, poète et auteur dramatique. Il a donné de nombreux contes dans des quotidiens et des périodiques. Il est collaborateur du *Journal* où il fit récemment contre les *mercantis* du front une vigoureuse campagne qui aboutit à la création des coopératives militaires. " — " C'est un humoriste, dit-il encore. Les titres seuls de ses romans sont très significatifs : *L'Invalide au foie d'argent*, par exemple, et le *Roman d'un jeune homme maigre*. Il publie en ce moment *l'Héroïque Jean Lafiarde* ou *l'Embusqué sans le vouloir...* " — LA RÉDACTION.

rare bonheur de visiter la collection unique, constituée par le ministère des Affaires Etrangères à Paris, de ces petites feuilles, où paraissent à chaque ligne la bonne humeur et le mépris du danger, ont pu se convaincre que des soldats animés de pareils sentiments n'auront jamais la moindre défaillance. Or les personnalités les plus qualifiées des pays neutres, de passage dans la capitale, ont examiné de près les journaux du front français, et toutes ont déclaré que c'était là une véritable révélation.

Ces journaux, en effet, offrent non seulement le plus grand intérêt par un texte et des illustrations tour à tour joyeux ou émouvants, mais encore par des procédés de réalisation qui témoignent d'une adresse et d'une ténacité prodigieuses. Pour composer une de ces feuilles, la tirer et la répartir, les poilus déploient cette ingéniosité qui est une des caractéristiques de la race française. Les rédacteurs d'un journal du front font celui-ci à leurs moments perdus, entre deux attaques, et ne se battent pas moins vaillamment que leurs camarades.

A la gauche de cette compagnie qui descend des tranchées vers le cantonnement de repos, prenez deux braves combattants : deux blocs de boue, deux sacs, deux fusils, deux *bouffardes* ! Rien de particulier ne les distingue, et je gage qu'une marraine ne saurait dire lequel des deux est son filleul. Vous les confondrez jusqu'au moment où, le sac posé, la soupe mangée, ils vont dormir tous deux sur la même botte de paille. Alors, changement à vue. Celui-ci, roulé dans son couvre-pied, s'endort à poings fermés, la pensée presque abolie. C'est un simple, un fils de la terre. L'autre allume une bougie — c'est pourtant défendu ! — ouvre son sac, en tire un rouleau de gélatine, une main de papier, une plume et de l'encre. C'est un journaliste !

Parfaitement ! un journaliste qui va faire un journal. Il prend la copie, soigneusement réservée, que des rédacteurs bénévoles lui ont adressée de tous les coins du secteur. Il en mesure l'étendue, et, fixant les points de repère sur sa double feuille blanche, étalée sur une planchette, il prépare sa mise en page, depuis le titre jusqu'au nom du gérant — le sien. Quand il pense avoir tout "justifié", il compose la matrice à l'encre autocopiste. Avec quel soin il évite les bavures, les éclaboussures de la plume revêche, surtout quand il trace un dessin, un cul-de-lampe, une majuscule ornée ! Rien ne l'émeut. Pendant que ses camarades dorment, il compte les exemplaires à mesure qu'il les tire. — "Soixante-quinze... soixantedix-huit!... Encore deux!" — Car, avec son matériel rudimentaire, il lui est difficile de dépasser un certain nombre. Oh ! le quatre-vingtième numéro, il est pâle, pâle ! A peine pourra-t-on le lire. Et le ciel pâlit à son tour. L'aube trouve le journaliste occupé à terminer sa partition ! Les premiers rayons de soleil se glissent sur les planches disjointes de la grange. La compagnie s'éveille. Les chefs de section et les caporaux lancent des ordres. Des cris éclatent ! — "Au café!... A la corvée de bois!... A l'ordinaire!... Nettoyez vos armes!..." — La ruche bourdonne. Lui, son paquet sous le bras, paupières lourdes, mais coeur content, s'en va distribuer aux officiers les premiers numéros de son petit journal, les mieux tirés, les plus lisibles. Et voilà l'histoire de l'*Argonhaute*, des *Poilus de la 9ème*, de l'*Echo des Cuisines*, de *Notre Rire*, de l'*Echo du Boqueteau*, du *Marcheur du 88ème* et de combien d'autres !

Cette conception et cette réalisation simplistes conviennent bien à ces feuilles et leur donnent leur vrai caractère : une publication toute intime, un bavardage de famille, une façon de se serrer moralement les coudes en face de l'action, un moyen d'échanger les impressions gaies ou poignantes de

l'heure, de se visiter par l'esprit et par le coeur de tranchée à tranchée, de secteur à secteur, en un mot d'entretenir une atmosphère de bonne humeur chez les combattants et de prouver au monde que non seulement on "tient", mais aussi qu'on va de l'avant.

Il en est cependant qui sont plus favorisés. Ceux-là possèdent un matériel moins léger qui, avec la permission des chefs, peut voyager dans les voitures des compagnies ou du train de combat. Les rédacteurs en sont plus nombreux et s'ingénient, dès qu'ils le peuvent, à créer une installation moins sommaire. Une cuisine de village, un abri dans un bois sont rapidement transformés en salle de rédaction. Une planche sur deux troncs d'arbres ou deux piles de sacs reçoit l'appareil multiplicateur, grâce auquel on obtient des tirages dépassant plusieurs centaines. Ainsi vivent et se développent l'*Echo des Tranchées*, le *Mouchoir*, la *Première Ligne*, le *Poilu déchaîné*, le *Petit Echo du 18ème territorial*, *Rigolboche*, l'*Echo du 75ème*, la *Guerre Joviale*, le *Ver Luisant*, la *Saucisse*, l'*Echo du Ravin*, le *Zouzou*, le *Dernier Bateau*... j'en passe et des plus braves !

Une troisième catégorie, enfin, connaît les honneurs du tirage typographique. Cela ne veut pas dire que leurs rédacteurs ne soient pas exposés. C'est toujours entre deux combats, souvent pendant, qu'ils écrivent ces charmantes pages pleines d'humour et de sentiment, reflets de leurs âmes toujours prêtes à l'action et au sacrifice. Mais, plus encouragés, ou moins pauvres, ils peuvent envoyer leur copie à une imprimerie de l'arrière-front. Le journal y perd peut-être en pittoresque, mais il y gagne en netteté et en multiplicité. Parmi ceux-là, citons le *Poilu*, le *Canard Poilu* et son supplément illustré, le *Lapin à plumes*, le *Crapouillot*, *Poil au Coeur*, l'*Echo des Gourbis*, la *Première Ligne*, le *Diable au Cor*, *Boum! Voilà!*, le *Poilu Saint-Emilionnais*, *Bellica*, la *Bourguignotte*, etc...

Et que d'humour, que de fantaisie sentimentale ou poétique président à la confection de toutes ces feuilles ! La grande presse en publie d'ailleurs chaque jour des extraits multiples et choisis. Mais ce qu'on ignore, c'est la verve étonnante qu'y déploient leurs dessinateurs. Il s'y crayonne des oeuvres d'une originalité prodigieuse. Tour à tour comiques et poignants, mais toujours vécus, ces dessins sont saisissants de réalité et donnent l'impression d'une " manière nouvelle ". C'est dans les croquis de Marcel Jean-Jean, Huguet, Serge Avese, Haranger, Fredus, J.J. Rousseau, Zim (mort au champ d'honneur), Lesage, Harry, Bils, Hinault, et de ces autres imagiers de la guerre, que les historiographes trouveront les documents les plus sûrs pour étudier l'âme des héros de cette splendide épopée.

En résumé les journaux du front caractérisent nettement l'esprit qui règne parmi les combattants français. Il ne faut pas y voir seulement l'humour et la fantaisie qui les accompagnent. Il s'en dégage aussi des sentiments d'un ordre plus élevé : la certitude de vaincre et la foi dans l'avenir de la race.

Pierre CHAPELLE.

Indigence

Voyez ! le ciel est noir et la route s'efface ;
Oh ! donnez-moi, Seigneur, près de vous, une place.

Je suis un mendiant, sans secours, sans abri :
Ouvrez-moi votre porte, ô mon céleste ami.

Ecoutez, le vent pleure et l'ouragan fait rage ;
Ne me renvoyez pas : j'ai besoin de courage.

Car la nuit m'environne et seul ici j'ai peur ;
J'ai tant souffert déjà : j'ai besoin de douceur.

Les oiseaux sont partis et la montagne est blanche ;
Que vers moi, par pitié, votre regard se penche.

Je succombe, épuisé, sur votre seuil : j'ai faim !
Donnez au voyageur ce Vous qui se fait pain.

Nu, dépouillé de tout, profonde est ma détresse ;
Vers moi, tendez vos bras, j'ai besoin de tendresse.

Je vous apporte un coeur de pleurs amers tout plein :
Consolez-le. Je le remets en votre main.

Si la crainte l'opprime, à vous je viens le dire :
Car, pour le soulager, vous n'avez qu'à sourire

Et pour qu'il se dilate au foyer du bonheur,
Réchauffez son amour au feu de votre coeur.

Le frère GILLES, o. f. m.

Conseils

Si dans ta vie, un jour, le doute
Veut t'enseigner ses froides lois ;
Dieu se cache, là, sur ta route ;
Crois !

Si les chagrins, sombre mystère,
Font de tes jours un long tourment ;
Dieu te sourit du firmament :
Espère !

Si plus tard, le chemin des cieux
Te semble un douloureux problème ;
Pour souffrir moins et souffrir mieux :
Aime !

Le frère GILLES, o. f. m.

Les missionnaires au Canada

AUX DEBUTS DE LA COLONIE

(SUITE ET FIN)

IV

POUR gagner l'esprit des Sauvages on n'avait rien fait dans le sens indiqué plus haut, de sorte qu'ils n'étaient guère portés vers des relations de bon voisinage.

Le Canada ayant été rendu à la France (1632), il se forma divers groupes de familles pieuses et riches, à Paris, Rouen, Chartres, Dieppe, etc., avec le dessein d'aider les Pères Jésuites dans leurs missions. On comprenait, cette fois, que l'étude des langues était de première nécessité. C'est à quoi s'appliquèrent les Pères Le Jeune, Brébeuf, Buteux, Lalemant dès leur arrivée. L'algonquin dans le Bas-Canada, le huron-iroquois dans le Haut-Canada, deux langues-mères, étaient subdivisées en dialectes qui variaient à l'infini, de place en place, présentant des obstacles que, de prime abord, les Français regardaient comme insurmontables. On se berçait plutôt de l'espoir de faire apprendre le français à ce ramas de peuples !

En France, l'attention se portait sur le dévouement des missionnaires qui daignaient partager l'existence des enfants des bois. Mais c'est précisément cet état misérable qui les rendait impropres à rien accomplir de solide. C'était le cas

de dire : " Qui veut la fin en prend les moyens ! " On se contenta d'applaudir à l'ardeur infatigable, même héroïque, des missionnaires, équivalant, dans ces conditions, à une foule de coups d'épée dans l'eau. En somme, on n'avait pas assez envisagé le côté purement humain de l'entreprise et l'on fut cinquante ans avant que de commencer à le comprendre. Les récits des missionnaires et de tous les hommes de ce temps nous exposent avec une clarté parfaite comment tout se passait. Personne n'avait l'idée de se conformer à l'état des choses, de suivre la nature et d'attirer le Sauvage par son point sensible, si toutefois le pauvre être en avait un. Le sens pratique a manqué partout. Aussi n'a-t-on pas eu la consolation d'une épreuve fructueuse, ni la récompense du succès.

Les missionnaires ont accompli de véritables tours de force, entre 1632 et 1650, dans l'étude de ces idiomes dont les uns sont assez régulièrement gouvernés, il est vrai, mais qui sont en grand nombre barbares et compliqués.

La parole est l'un des deux ou trois moyens les plus efficaces que l'on puisse employer pour attirer les Sauvages à soi. Ce moyen si important fut acquis en peu d'années, et il allait produire des résultats admirables sans doute, lorsque l'ardeur des personnes qui soutenaient l'oeuvre par leurs dons en nature ou en argent tomba tout à coup.

C'était encore là une fausse base. Pour quoi faire dépendre des entreprises si lointaines et si difficiles à comprendre du seul élan généreux des souscripteurs ? Les Jésuites, se trouvant trop pauvres pour se suffire à eux-mêmes, étaient à la merci des moindres événements. En 1638 les missionnaires de Québec, des Trois-Rivières et du lac Huron, étaient absolument, comme au temps de Poutrincourt et de Champlain, sans aide du dehors et sans ressources dans la colonie. Le vent de la charité avait tourné, il soufflait maintenant dans la direction de l'Asie.

Les missionnaires firent contre mauvaise fortune bon coeur, mais leur action n'en était pas moins enrayée. Ils savaient l'art de traduire leurs pensées dans la langue de ces peuples, ce qui pouvait faire comprendre à ces derniers que les hommes blancs possédaient une intelligence égale à la leur. C'était le seul avantage que l'on eût assuré depuis plus de trente ans que duraient les missions. Malheureusement cette conquête restait unique et par là même stérile. Il eût fallu, de plus, donner des preuves de supériorité en bien des choses. Il eût fallu que les industries européennes eussent été fournies en abondance, et qu'il se fût trouvé quelqu'un disposé à déboursier de l'argent pour venir en aide aux missionnaires. On les laissa face à face avec des êtres aussi pauvres qu'eux-mêmes, mais qui du moins savaient tirer quelque parti de leur triste situation. La lutte n'était ni égale ni possible. Le missionnaire, loin de gagner dans l'estime du Sauvage, était devenu pour celui-ci un fardeau. Que d'âmes pieuses, en France, dont les rêves étaient tout autres ! Après avoir contribué aux frais de transport des missionnaires, elles se délectaient à la pensée que les tribus du Saint-Laurent et des grands lacs avaient ouvert leurs bras et leurs habitations à ces nobles et dévoués fils du christianisme. Elles décrétaient que le temps de la charité était passé. Hélas, quelle page noire représente aujourd'hui cet état de béatitude !

Les missionnaires étaient littéralement abandonnés au centre du continent et, par surcroît de malheur, les complications de la politique s'en mêlèrent. Les Hollandais et les Suédois, qui habitaient dans le voisinage des Iroquois et qui auraient voulu se procurer les riches fourrures du Haut-Canada, armèrent les Iroquois, et ceux-ci n'eurent pas de peine à comprendre que le commerce passerait entre leurs mains, du moment que les Français auraient perdu leur influence sur les Hurons et les nations de l'ouest. Naturelle-

ment, le missionnaire n'apparut plus aux yeux de ces hommes absolument étrangers à la conception religieuse que comme un agent dont les Français se servaient pour obtenir des pelletteries, de sorte que la rage avec laquelle ils poursuivirent les *Robes noires* s'explique sans effort. Le Père Chaumont, parlant des infamies dont les Sauvages les abreuyaient et du peu de succès de leur prédication, ajoutait que, du reste, il avait remporté un vocabulaire riche en invectives dirigées contre eux.

Voilà donc comment les missionnaires furent réduits, pour ainsi dire, à la seule ressource de la prière, dès le début d'une oeuvre qui demandait tant de secours humains.

Les Hurons étaient semblables, par l'origine, la langue et les coutumes, aux cinq tribus qui portaient le nom d'Iroquois. En d'autres termes ils en avaient toute la férocité et toute la perfidie. Sans les malheurs qui les ont dispersés et anéantis, personne ne songerait à en faire des héros de douceur et des amis des Français. Les missionnaires et Champlain ont été, à leur insu, les auteurs de la légende des *bons* Hurons, par opposition aux Iroquois dont la politique entrava si longtemps les progrès du Canada. Les Pères Jésuites ne voyaient point, dans les premières années, que les Hurons faisaient toute chose par calcul. Ces Sauvages demandaient le baptême pour plaire aux *Robes noires*, qu'ils regardaient comme des chefs parmi les Français — de là cette croyance à leur penchant pour la prière. C'est par exception que l'on compte des Hurons véritablement convertis. Il n'en était pas de même des Algonquins, moins rusés, plus fiers et remplis de superbe. Aussi les regardait-on comme de fort mauvaises gens. Ce qui n'empêche pas que les Algonquins convertis l'étaient vraiment. Il n'y a qu'à lire les *Relations* pour s'en convaincre. Prises dans leur ensemble les races sauvages n'étaient susceptibles ni d'être civilisées, c'est-à-dire amenées à la vie européenne, ni de devenir imbues de notre foi religieuse.

Honneur aux missionnaires qui ont tout sacrifié pour le salut de leurs âmes ! Honneur aussi aux individus qui ont travaillé à rendre leur existence terrestre moins misérable ! Quant aux résultats, ils furent nuls ou à peu près, si ce n'est que, par l'intervention généreuse et persistante des Jésuites, les Français ont contrebalancé avec avantage l'influence des Anglais parmi les barbares. On sait qu'un tout petit nombre de familles iroquoises, huronnes et algonquines, réduites à la dernière extrémité par la guerre, ont cherché refuge dans le Bas-Canada et s'y sont habituées à un genre de vie plus rapproché du nôtre, mais elles faisaient de nécessité vertu et c'est fausser l'histoire que de prétendre que nous avons converti ces Sauvages.

V

“ Entre quelques propositions (questions) que l'on me fait de l'ancienne France, écrivait le Père Le Jeune, quelqu'un demande : “ D'où vient qu'en tant d'années on a baptisé si peu de personnes ? ” Il me semble qu'il faudrait renverser la proposition et dire : “ D'où vient qu'en si peu d'années on a baptisé tant de personnes ? ” L'Écriture Sainte, parlant de Saül, dit qu'il n'a régné que deux ans, et cependant il est assuré qu'il a porté le sceptre et la couronne bien plus longtemps. Le Saint-Esprit compte en cet endroit sa vertu et non pas les années de son sceptre et de sa couronne. J'en dis de même : si vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouvelle-France la dépouille des animaux, vous en trouverez bon nombre, mais si vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce (aux sauvages), le saint Évangile, je réponds qu'à peine a-t-on commencé ; car à bien prendre la chose, il ne faut compter que depuis le temps que

messieurs de la nouvelle compagnie sont rentrés dans Québec. Et si vous remontez plus haut, vous ne vous étonnerez point que la foi n'aie rien avancé en ces contrées... Ceux qui savent ce que c'est que les langues jugeront bien que d'en apprendre une sans livres et presque sans truchement, parmi des peuples vagabonds et au milieu de plusieurs autres occupations, n'est pas l'oeuvre d'un jour... Je veux conclure que, faute d'avoir une pleine connaissance de la langue, nous n'avons pas encore commencé à déployer les grandeurs de notre croyance. Thémistocle disait au roi de Perse que la parole ressemblait à une belle tapisserie qu'il faut dérouler pour en avoir les beautés : en effet, il faut parler pour être entendu — c'est ce que nous ne pouvons encore faire qu'en enfants... Nos vérités sont plus nouvelles à ces barbares que ne seraient les opérations de l'algèbre à qui ne pourrait compter jusqu'à dix... Plusieurs, étant en France, se figurent qu'il ne faut qu'ouvrir la bouche, dire quatre paroles, et voilà un sauvage converti ! Et, quand ils sont ici, et qu'ils voyent ces barbares dans leur résistance, ils crient que c'est temps perdu de leur prêcher la parole de Dieu. ”

Il n'y a pas un mot d'inutile ou de mal employé dans ces lignes du savant et pieux missionnaire. La conception du caractère des sauvages que l'on s'était formée en France était au rebours de la vérité, de sorte que, un peu plus tard, en apercevant l'état réel des choses, on tombait dans un excès contraire et l'on perdait toute espérance de civiliser et de christianiser ces races vouées, semblait-il, à un abrutissement irrémédiable.

Le procédé qui avait le plus de chances de réussir devait consister en un déploiement intelligent des choses dont le sauvage avait besoin. Le Père Le Jeune ne s'y trompait aucunement, mais il ne fut pas plus écouté que le Père Biard en Acadie, vingt-cinq ans auparavant. “ Plus la splendeur des

Français ira croissante en ce pays, plus les barbares les respectent-ils et plus grande crainte auront-ils de les offenser. Les peuples de l'Inde orientale, ayant les Portugais en grande estime, reçurent plus aisément leur créance; et les sauvages venant, petit à petit, à admirer la puissance, l'industrie et les bonnes moeurs de nos Français, feront état de leur foi et l'embrasseront plus aisément. ”

Jamais les Français n'ont réussi à faire voir aux sauvages ce qu'était “ leur puissance ”; car il eût fallu pour ceux-ci partir du fond des bois pour aller à Québec admirer les moeurs européennes, et les sauvages ne se piquaient pas d'honneur à ce sujet. Nos missionnaires ne furent jamais que des sentinelles perdues et dénuées de tous moyens matériels propres à impressionner les enfants de la nature.

Il y eut encore d'autres obstacles, durant un certain temps, c'est-à-dire jusque vers 1636, époque où le Père Lejeune écrivait: “ Je tremble en parlant des bonnes moeurs de nos Français, tant j'ai peur d'être frustré de mon attente en ce point. ” Par bonheur, le régime du sieur de Caen était fini, et les hommes qui remplacèrent leurs coureurs de bois se comportèrent convenablement, grâce à l'esprit religieux qui domina dans le gouvernement de la colonie à partir de 1636.

Le Père Le Jeune écrivait encore de Québec en 1633, alors que les missionnaires avaient de quoi faire quelques largesses: “ Manitougache est cabané près de nous. . . il vint souper chez nous. Ayant bien mangé, il commence en riant à frapper doucement son ventre, tout en me disant: “ En vérité, je suis saoul. ” Voilà comme ils remercient leurs hôtes de la bonne chère qu'on leur a faite. Quand ils disent: “ Je suis saoul ” c'est qu'on les a bien traités. Le sauvage tout entier est peint dans ce peu de lignes. Ces pauvres êtres nous considéraient du point de vue de l'estomac, comme font la plupart des animaux. C'est en les hébergeant qu'il est le plus facile

de les attirer à soi. Par malheur, les missionnaires furent presque toujours trop dépourvus pour mettre cette vérité en pratique.

Le Père Le Jeune continue, pour faire voir que les mets recherchés ne sont pas connus des enfants des bois : “ La sagamité, qu’ils aiment beaucoup, est faite de farine de blé d’Inde. Au défaut de cette farine nous leur en avons quelques fois donné de la nôtre de France, laquelle, étant bouillie avec de l’eau, ne fait que de la colle. Ils ne laissent pas de la manger avec appétit, notamment si on y met un peu de pimi, c’est-à-dire d’huile, c’est leur sucre ! Ils en mettent dans les fraises et framboises . . . Et leurs plus grands festins sont de graisse ou d’huile. Ils mordent parfois dans un morceau de graisse blanche figée comme nous mordrions dans une pomme. Voilà leur bonne chère. On m’a dit qu’avant qu’on leur apportât des chaudières de France, ils faisaient cuire leur chair dans des plats d’écorce qu’ils appellent *ouragana*. Je m’étonnais comme ils pouvaient faire cela, car il n’y a rien de si aisé à brûler que cette écorce. On me répondit qu’ils mettaient leur chair et de l’eau dans ces plats, puis qu’ils mettaient cinq ou six pierres dans le feu et, quand l’une était toute brûlante, ils la jetaient dans ce beau potage, et, en la retirant pour la remettre au feu, ils en mettaient une autre rouge à sa place, et ainsi continuaient-ils jusqu’à ce que leur viande fût cuite. Pierre le Sauvage m’a assuré que quelques-uns, ayant perdu ou rompu leur chaudière, se servaient encore de cette ancienne coutume et que la chair n’était point si longtemps à cuire qu’on s’imaginerait bien. ” Le mot *ouragane* est encore employé par les Canadiens français pour désigner un plat d’écorce de bouleau fait en forme de cassot.

Sur les sentiments d’humanité des Algonquins, le Père Le Jeune raconte plusieurs traits impressionnants : “ Le premier jour de novembre 1632, ayant appris qu’un pauvre sau-

vage, mangé d'un chancre, était dans une méchante cabane de là le grand fleuve Saint-Laurent (à la pointe Lévis) abandonné de tout le monde, hormis de sa femme qui l'assistait le mieux qu'elle pouvait, nous fîmes ce que nous pûmes pour le faire apporter près de notre maison (à Québec) afin de le pouvoir secourir selon l'âme. Le Père de Noué et notre Frère le furent voir et ils en eurent grande compassion. Je priaï notre truchement français d'induire les sauvages à nous l'apporter, car nous ne pouvions l'aller quérir. Il en parla à l'un d'eux en ma présence, qui demanda ce qu'on lui donnerait. On lui dit qu'on lui donnerait à manger. Je lui dis qu'il était grandement ingrat, que cet homme était de sa nation et que nous, qui n'en étions pas, le voulions secourir, et cependant qu'il lui refusait ce peu d'assistance. A cela point d'autre réponse, sinon qu'il s'en allait bientôt à la chasse et qu'il n'avait pas le loisir de mener là son canot... J'ai remarqué que les sauvages font très peu d'état d'un homme de la santé duquel ils désespèrent; voir même ils les tuent parfois, ou les laissent dans les bois pour s'en défaire ou pour ne les voir languir." Une sauvagesse était malade et son fils la traînait sur la neige, couchée dans une traîne plate, mais, arrivé au moment de descendre une côte, il la lâcha pour la laisser rouler en bas, toute liée sur la traîne comme elle était. Le Père Le Jeune exprima son horreur de ce procédé ce qui amena un autre sauvage à lui dire: " Tu as raison, ce serait plus vite fait de l'assommer à coups de hache, mais son fils va la laisser dans le bois, car elle est trop malade pour faire la route." Un sauvage apprêtait ses armes pour tuer un garçon de sept ans resté orphelin de père et de mère et par conséquent devenu un fardeau pour la tribu, lorsqu'un autre sauvage réclama l'enfant et alla le donner aux Pères Jésuites. " Pierre Pastedechouan a été conduit en France, en son bas âge, par les RR. PP. Récollets; il a été baptisé à Angers; M. le prince

de Guéménée était son parrain. Il parle fort bien français et fort bon sauvage. Ayant été ramené en son pays, on le remit entre les mains de ses frères pour reprendre les idées de sa langue qu'il avait presque oubliée. Ce pauvre misérable est devenu barbare comme les autres... ” La misère força le vagabond à demander refuge au Père Le Jeune qui le recueillit et voulut s'en servir pour apprendre l'algonquin montagnais: “ Ayant donc cette commodité, je me mets à travailler sans cesse, je fais des conjugaisons, des déclinaisons, quelque petite syntaxe, un dictionnaire, avec une peine incroyable car il me fallait quelquefois demander vingt questions pour avoir la connaissance d'un mot, tant mon maître, peu duit (accoutumé) à enseigner, variait. O que je suis obligé à ceux qui m'envoyèrent l'an passé du petun ! Les sauvages l'aiment déréglément. A toutes les difficultés que je rencontrais, j'en donnais un bout à mon maître pour le rendre plus attentif. Je ne saurais assez rendre grâces à Notre Seigneur de cette heureuse rencontre. Maintenant, quand je compose quelque chose, je me fais bien entendre des sauvages... Si mon maître ne m'eut point quitté, dans peu de mois j'aurais bien avancé... Je dirai en passant que cette langue est fort pauvre et fort riche. Elle est pauvre pour autant que, n'ayant point de connaissance de mille et mille choses qui sont en Europe, ils n'ont point de mots pour les signifier. Elle est riche, pour ce que des choses dont ils ont connaissance elle est féconde et grandement nombreuse. Il me semble qu'ils ne la prononcent pas bien. ”

Quelques notes encore pour faire mieux connaître le “ noble sauvage ” dont Chateaubriand, Cooper, Aymard et d'autres nous ont tracé de si séduisants portraits. “ Un sauvage nous demanda le couvert chez nous pour une nuit, et à souper par conséquent. On lui donna des pois et à ses deux enfants qui l'accompagnaient. Il mangeait avec un si grand

appétit que, pour exploiter davantage, il quitta une cuillère d'étain qu'on lui avait présentée et prit la grande cuillère du pot, s'en servant pour manger. Et pour ce que le plat n'était pas assez profond, il puisait dans la marmite, de laquelle il se servait pour écueller, sans garder autre civilité que celle que son grand appétit lui fournissait. Après qu'il eut bien mangé, il s'en va prendre de l'eau avec la même cuillère du pot, buvant cela avec plaisir, et rejetant son reste dans le seau. " Un sauvage disait à un Français: " Parle-moi de la prière pour donner à manger tous les jours; (le *pater*) c'est une bonne chose. "

Manger! Voilà le grand désir du sauvage parce qu'il vit au hasard de ce qu'il rencontre sous forme d'aliment. Il y a des animaux qui lui sont supérieurs en ce qu'ils savent amasser des provisions de bouche pour les époques de disette.

Nous pouvons donc conclure maintenant que le sauvage n'était pas si aisément civilisable ; qu'on ne pouvait l'amener à se rapprocher de nous sur certains points qu'en secourant sa pauvreté et en parlant sa langue; enfin que les missionnaires étant dans un parfait dénuement et ne sachant exprimer leurs pensées dans sa langue ne pouvaient être regardés par lui que comme des intrus dans sa misérable existence.

Non, l'histoire des missions du Canada, écrite par cinquante auteurs, n'est pas de l'histoire, car, si tout ce que l'on nous raconte en beau était vrai, nous aurions christianisé et civilisé les sauvages. La meilleure manière de se rendre compte de la vérité à cet égard, c'est de lire les *Relations* des Jésuites telles qu'elles sont — et non pas à travers les récits imaginaires des faiseurs de théories qui " pensent " les choses mais ne se donnent pas la peine de les " savoir ".

VI

La crise militaire, commencée vers 1637 et qui dura trente ans, vint fort mal à propos traverser l'action des missionnaires. Arrêtons-nous sur cette date. Elle ferme la période des trente premières années durant lesquelles les Français avaient ouvert une manière d'école pour leur instruction propre, mais n'étaient guère sortis des éléments. L'occasion d'agir se présenta alors impérativement. Ils furent devancés, surpris, refoulés par les Iroquois avant que d'avoir conçu des vues d'ensemble et préparé des plans stratégiques. Une nouvelle série de difficultés, pires que les précédentes, s'ouvre en 1637, tant pour les missions des Jésuites que pour le commerce de fourrures. La valeur intellectuelle des Iroquois, égale pour le moins à celle des Européens, se doublait de cet avantage qu'ils voyaient venir le danger, tandis que les Français ne pouvaient que s'avancer dans les ténèbres. Quant à la mesure des forces, n'en parlons pas. Les Iroquois avaient tout pour eux. La suite qu'ils mettaient dans leurs opérations est presque unique dans l'histoire des sauvages de n'importe quelle partie du globe. Peu de gouvernements, en Europe, ont su mesurer leurs coups avec la portée, la précision et la continuité qu'y mettaient les fils des Cinq-Nations. Ce n'était point des tribus belliqueuses, comme les Ecossais et les Irlandais de leur temps, mais une race de calculateurs qui entendaient faire des conquêtes et les garder, renouvelant ainsi la politique des Romains de la république et de l'empire. Ils allaient plus loin que d'asservir ou de chasser les peuples sauvages, car leur diplomatie s'étendait aux agissements réels ou possibles des Anglais, des Suédois, des Hollandais qu'ils avaient derrière eux, à ceux des Français qu'ils apercevaient en avant, très bien situés pour mettre obstacle à leur ambition.

Disons plus, les Iroquois fondaient leurs opérations sur ce qui se passait à Londres et à Paris. Cela peut surprendre, mais il est évident que les bouleversements dont l'Angleterre et la France furent le théâtre, de 1630 à 1660, n'échappaient pas aux membres du grand conseil des Cinq-Nations.

La part de l'élément hollandais, suédois, anglais, consista à regarder faire et à profiter des occasions de gain qui se présentaient. Les Erias, les Neutres, les Pétuneux, les Hurons, victimes désignées d'avance, furent anéantis à tour de rôle. Les Français, en nombre insuffisant, perdirent le terrain, le prestige, le commerce, et c'est par miracle qu'ils ne furent pas massacrés jusqu'au dernier.

Les Pères Jésuites avaient eu pour support de charitables offrandes, très abondantes en 1632, mais qui avaient diminué promptement et ne comptaient plus guère en 1635. Néanmoins, ils s'établirent au milieu des Hurons, ayant dans l'avenir une confiance robuste qui les portait à braver les périls et entreprendre les travaux les plus difficiles.

Jusqu'à cette date, les Algonquins de Tadoussac, des environs de Québec et de la rivière Ottawa, n'avaient donné que des fruits passagers de conversion. C'était une race considérée comme inférieure par les peuples du Haut-Canada. Avec les Hurons, réputés gens d'élite, la bourgeoisie des sauvages, on pensait faire beaucoup mieux.

Il paraîtrait que, en apprenant l'arrivée des Pères à la baie Georgienne, il y eut une recrudescence de zèle au sein des associations pieuses de Paris et ailleurs et le Père Le Jeune en parle dans une belle lettre qu'il écrivait de Québec (1636) en réponse aux communications récemment reçues de France. Des personnages tels que le duc d'Enghien (le grand Condé) se prononçaient en faveur des missions et promettaient de les aider de tout leur pouvoir. Là-dessus, on bâtissait des châteaux! Ces espérances ne se réalisèrent point.

pour deux motifs : 1o la guerre des Iroquois ; 2o l'inaction des zélateurs du royaume dont les sympathies se tournèrent du côté de l'Orient où l'on envoyait aussi des missionnaires.

La situation misérable de 1625 et de 1629 reparut vers 1639 pour durer jusqu'à l'anéantissement des Hurons, dix ans plus tard. Faut-il s'étonner maintenant de ce que les Jésuites n'ont point réussi à établir des chrétientés florissantes, étant donnée une pareille situation ?

Quelqu'un a dit avec raison : " Ce sont les soldats qui font l'histoire ! " Les Iroquois, qui étaient de fameux soldats, ont fait à leur gré l'histoire de notre pays durant au moins trente ans, et tous les événements qui se sont passés au cours de cette époque ne s'expliquent que par l'influence désastreuse de leurs armes. Il n'est pas étonnant que les Jésuites se soient vus, comme le reste de la colonie, paralysés par cette force à laquelle les autorités n'opposaient aucun obstacle. Les colons et les missionnaires étaient abandonnés à la fureur de l'ennemi.

La conquête du sud-est du lac Erié, celle du Haut-Canada furent entières et complètes et s'effectuèrent en moins de douze ans ; par suite, toutes les pelleteries de cette région passèrent aux mains des Hollandais et des Suédois par l'entremise des Iroquois, tandis que les marchands français achevaient de se ruiner faute de pouvoir se procurer des fourrures. Car, ne l'oublions pas, après avoir conquis la province supérieure, les Iroquois s'emparèrent de tout le nord de la province actuelle de Québec et demeurèrent les maîtres incontestés du trafic durant un quart de siècle. La partie sud du Saint-Laurent, ne valant rien pour le commerce des pelleteries, ne fut point inquiétée.

Une vigoureuse campagne poussée au coeur des bourgades iroquoises par trois ou quatre cents hommes aurait mis fin à ces horreurs. Les *habitants* n'étaient pas assez nom-

breux pour former un pareil corps, puis ils n'avaient pas d'armes. Enfin, ils n'étaient nullement militaires. La moitié d'entre eux, quatre cents au moins, périrent assassinés, torturés, brûlés, etc., durant ces trente années. La ruine générale fut le résultat du régime des commerçants rapaces qui possédaient la Nouvelle-France et qui, d'ailleurs, étaient si mal avisés que leurs propres intérêts souffrirent tout le temps jusqu'à la banqueroute finale.

Le recrutement des colons en France se faisait par les relations que les familles de cultivateurs établies à Québec et à Trois-Rivières entretenaient avec leurs parents de la mère-patrie. Les seigneurs, auxquels on avait accordé de vastes lopins de terre avec l'obligation de les peupler, n'étaient ni riches ni susceptibles d'entraîner sur leurs pas un contingent tel que l'exigeaient les circonstances. Aussi nous expliquons-nous les lenteurs de cette colonisation, qu'on peut à peine qualifier de développement. Il semble que l'on ne tenait aucun compte du danger des Iroquois dans les réunions des Cent-Associés, à Paris. Pourtant la question vitale était là tout entière. Jusqu'à 1665, on peut affirmer qu'il n'y eut pas de colonie en Canada, mais seulement des comptoirs de traite.

L'idée primitive des établissements français en Canada ne comportait, il est vrai, ni guerre ni conquête. Même chose chez les Anglais de la Nouvelle-Angleterre. Nous ne ressemblons pas aux Espagnols qui se jetaient sur l'Amérique pour tout écraser et tout prendre. Les Anglais voulaient cultiver la terre et fonder des provinces; les Français recherchaient la traite des pelleteries et les mines. De ces deux derniers projets, il résulte que les Français ne songeaient pas à combattre à main armée contre les sauvages ou les Européens, ni même à cultiver le sol pour donner vie à des établissements stables.

Les Cent-Associés, toujours sur la pente de la ruine, ne faisaient rien pour établir le Canada. En 1636, ils cédèrent le

commerce à un syndicat qui comptait pour chef Jean Rozée, marchand de Rouen, Jacques Castillon, bourgeois de Paris, Jacques Berruyer, seigneur de Nanselmont, Jacques Duhamel, marchand de Rouen, Jean de Lauson, le conseiller Fouquet, Noël Juchereau des Chastelets, Antoine Cheffault de la Regnardière, avocat de Paris, secrétaire du groupe. Voilà comment, de 1636 à 1645, la partie la plus active et la plus visible des Cent-Associés fut cette compagnie Rozée-Cheffault, qui s'annonça d'abord sous d'heureux auspices, mais n'accomplit rien de sérieux. Les Cent-Associés restaient en possession des terres du pays et pouvaient y faire du commerce mais ne se chargeaient plus d'administrer la colonie, vu que les chevaliers de Malte offraient de faire ce service. Le coût et l'entretien d'une force armée furent réglés et, après cette entente, le 15 janvier 1636, M. de Montmagny accepta la charge de gouverneur.

Charles-Jacques Huault de Montmagny, chevalier de Malte, successeur de Champlain, arrivé à Québec le 11 juin 1636, apportait la nouvelle que l'ordre de Malte allait s'occuper du Canada. Il paraît avoir amené quelques hommes de troupes, puisque le Père Le Jeune les mentionne et qu'il fit reconstruire le fort de Québec et agrandit le poste des Trois-Rivières pour y placer du canon et protéger le magasin de traite.

Les chaloupes et les brigantins de la compagnie Rozée allaient de Québec au lac Saint-Pierre munis de petits canons de fonte appelés pierriers ou espoirs montés sur pivot.

Il était possible, au début de la colonie, de donner de la contenance aux habitants par une organisation de milice, mais en la couvrant d'une bonne troupe, prête à garder les avant-postes, les avenues de l'ennemi, et à tenir ce dernier en alerte, de façon à lui rendre le métier de maraudeur assez désagréable pour le lui faire abandonner.

La question militaire aurait dû passer la première. Elle primait tout; on ne le comprit pas. Quelques soldats à la garde des magasins de traite ne constituaient aucune garantie de tranquillité pour l'habitant sans cesse exposé aux surprises des assassins. Car les Iroquois n'ont jamais exécuté que des maraudes accompagnées de meurtres — mais non pas la guerre. Sous prétexte de tuer l'Algonquin, ces rôdeurs commettaient partout des déprédations. Leurs bandes se tenaient à l'affût dans les bois, sur les rivières, l'hiver comme l'été. Puis aussitôt que l'une d'elles avait fait un coup, les quinze ou vingt hommes qui la composaient retournaient à leur village pour célébrer ce nouvel exploit en brûlant des prisonniers. Et que faisaient les chevaliers de Malte en 1636-1638? Rien. Leurs projets concernant le Canada et l'Acadie se trouvaient dissipés, abandonnés. M. de Montmagny occupait la même position précaire qu'avait eue Champlain, dépendant de quelques traiteurs de pelleteries, assez mal inspirés envers les colons du Canada.

Est-il possible de mieux peindre la situation misérable des missionnaires qu'en faisant le tableau de la souffrance des colons ?

Benjamin SULTE.

A travers les faits et les oeuvres

La guerre. — Situation de fin d'année. — Elle est peu satisfaisante. — La défection russe. — Un empire qui se désagrège. — L'anarchie. — Gouvernement communard. — Lenine et Trotzky. — Négociations avec l'Allemagne. — Un armistice. — Les pourparlers pour la paix. — En Angleterre. — La lettre de lord Lansdowne. — Sa portée. — L'émotion qu'elle soulève. — Commentaires hostiles de la presse. — Un article sympathique du *Manchester Guardian*. — M. Bonar Law. — M. Winston Churchill. — M. Lloyd George. — Vote de crédits. — Chiffres stupéfiants. — Un discours du premier ministre. — La session du Congrès. — Le discours de M. Wilson. — Au Canada. — Les élections et la situation.

CN cette fin d'année — du quatrième automne de la grande guerre — on ne peut dire que la situation militaire soit satisfaisante pour les Alliés. Les Russes font la paix derrière notre dos, foulant aux pieds un traité solennel. Les Italiens sont assaillis par une formidable et puissante offensive, qui pourrait finir par les faire encore une fois battre en retraite, les forcer à abandonner la ligne de la Piave et à reculer jusqu'à l'Adige, ce qui donnerait aux Austro-Allemands toute la Vénétie. Pendant ce temps les armées d'Hindenburg ont réussi à enrayer l'avance anglaise dans la région de Cambrai, et elles ont même repris des positions que sir Douglas Haig leur avait enlevées au mois de novembre. La sécurité que les Allemands ont acquise sur le front oriental, par la défection russe, les a laissés libres de reporter sur le front occidental des divisions et un matériel de guerre qui vont leur permettre de se ruer sur les lignes anglo-françaises avec un redoublement de force. Sans

doute la campagne de 1917, en France, a fait gagner du terrain aux Alliés. En Belgique, dans le nord, sur l'Aisne, ils ont porté des coups terribles à l'ennemi, ils l'ont fait reculer, ils lui ont enlevé des positions importantes. Mais ils n'ont pas remporté de ces victoires décisives, suivies de résultats immédiats et permanents, qui pourraient nous faire entrevoir dans un avenir prochain le triomphe final. L'effondrement et la trahison russes ont mis les Alliés, il faut le reconnaître, dans un péril extrême, et nous avons besoin d'escompter le concours efficace et puissant des Etats-Unis, au cours de 1918, pour ne pas donner dans le pessimisme, à l'heure actuelle.

* * *

L'effondrement et la trahison russes ! L'un ne saurait être plus complet, ni l'autre plus honteuse. Cette Russie, apparemment si puissante et si redoutable il y a quatre ans à peine, n'est plus qu'une nation fragmentaire, dont les éléments se disjoignent et s'entrechoquent dans la plus désastreuse anarchie. La Finlande se déclare indépendante, la Sibérie proclame sa sécession, l'Ukraine se constitue en Etat séparé, les Cosaques du Don sont en armes contre le gouvernement communiste de Pétrograd. Pendant que la révolution met bas les armes devant les Boches, la guerre civile ensanglante les villes et les provinces russes.

Jusqu'à présent le soi-disant gouvernement *de facto*, dont les deux anarchistes Lenine et Trotzky sont les méprisables chefs, détient le pouvoir dans la capitale. Quand on songe à ce que sont ces hommes, on reste stupéfait de leur rôle et de leur situation actuelles. Qu'est-ce que c'est, par exemple, que ce "petit homme à très gros crâne", ce Vladimir Ilitch Oulianof dit Lenine, qui discute en ce moment, au nom du peuple russe, les questions de paix ou de guerre?

Etudiant de l'université de Kazan et mêlé au mouvement nihiliste, il a tâté de la Sibérie. Libéré, et compromis dans la révolution de 1905, il s'est expatrié en 1907. La chute du tsarisme l'a rappelé en Russie. Et il s'est jeté à corps perdu dans la lutte contre les partis révolutionnaires qui auraient voulu faire sortir un peu d'ordre du désordre. Dans un remarquable article intitulé *Les étapes de la révolution russe*, les *Etudes* nous esquissent ainsi sa mentalité d'anarchiste : " Pour lui, la panacée universelle, c'était le grand " chambard ", le bouleversement de tout et le chavirement complet du vieux monde. " A bas la guerre ! à bas l'armée ! A bas les banques ! A bas le gouvernement ! " " Tous les travailleurs allemands sont des frères et tous les *bourgeois* français et anglais des ennemis. " A cela se réduisait sinon sa doctrine, du moins le thème de ses appels forcenés. Ce qu'il voulait, c'était la défaite. De quoi ? De tous les Etats. Une défaite infligée à tous par tous, la ruine de tout, le sabotage de tout : sabotage de la guerre, sabotage de la révolution elle-même, la création d'un chaos où l'ordre serait rétabli par la guillotine ! Serait-il allé jusque-là, dans sa logique tranchante ? Je ne saurais le dire, mais il est sûr que son éloquence brutale avait parfois des reflets de couperet. "

Cet énergumène et son *alter ego* Trotzky sont les maîtres du jour en Russie, à Saint-Petersbourg du moins, et négocient au nom de ce peuple russe qui naguère faisait une si imposante figure parmi les grandes nations du monde. Le parti sur les épaules duquel ils se sont hissés au pouvoir est désigné sous le nom de " bolsheviki " ou de " maximaliste ". Les " maximalistes " constituent le groupe le plus avancé du parti social-démocrate. L'autre groupe s'appelle " minimaliste "; il prêche la reprise du travail, la poursuite de la guerre jusqu'à la défaite de l'Allemagne. Les " maximalistes ", au contraire, " ne reculent pas devant le pacifisme le

plus cru ». Ils ne reculent pas non plus devant les pires mesures de désorganisation. Lenine a rendu un décret abolissant tous les titres, tous les grades, toutes les décorations. Les officiers seront désormais élus par les soldats. Ceux qui ne seront pas réélus à leur poste rentreront dans le rang. Naturellement les anciens officiers sont presque toujours dégradés. On en a vus assaillis publiquement par leurs hommes, qui leur arrachaient leurs épaulettes en les accablant d'injures. C'est le chambardement de l'armée.

L'Allemagne, dont ces misérables sont les meilleurs agents, est enchantée de négocier avec eux, afin d'achever l'effondrement russe. On a commencé par une suspension d'armes de dix jours. Puis on a conclu un armistice d'un mois. Il embrasse les forces terrestres et aériennes sur le front qui s'étend de la Baltique à la mer Noire, et aussi sur le front russo-turc en Asie Mineure. Il embrasse aussi toute la mer Noire, et la mer Baltique à l'est du quinzième degré méridien est de Greenwich. Il est stipulé qu'il n'y aura pas de transfert de troupes d'un front sur un autre, excepté pour ceux qui ont été commencés auparavant. Immédiatement après la signature de l'armistice, les négociations pour la paix ont été entamées à Brest-Litovsk. Léon Trotzky, ministre des affaires étrangères russe, a, paraît-il, informé les ambassadeurs des Alliés que l'armistice est signé, que les négociations pour la paix vont commencer, et il leur a demandé d'y participer ou de déclarer si leurs gouvernements entendent y prendre part.

* * *

Quelle va être l'attitude des Alliés devant cette invite, et devant ces pourparlers de paix entamés par la Russie, en violation flagrante du traité signé par elle en même temps que par la France, l'Angleterre, l'Italie, etc., depuis le commen-

cement des hostilités ? Si nous en jugeons par divers incidents qui se sont produits durant les dernières semaines, il est difficile de croire que ce sera un acquiescement aux propositions russes. Le premier de ces incidents a été la publication d'une lettre de lord Lansdowne dans le *Daily Telegraph* de Londres. Cet homme d'Etat, l'un des plus considérables de la Grande-Bretagne, y traitait la question de la révision des buts de guerre, avant que la prolongation des hostilités ne conduise le monde civilisé à une ruine totale. Il importe de donner ici une analyse de ce grave document.

Nous voici dans la quatrième année de la plus formidable guerre que le monde ait jamais connue, écrit donc le marquis de Lansdowne. Les ministres scrutent en vain l'horizon pour y découvrir un indice de paix. Mais il doit être permis à tous ceux qui regardent avec horreur la continuation du conflit de le scruter, eux aussi, pour découvrir si quelques symptômes ne montrent pas la situation comme moins désespérée qu'on le suppose. N'y a-t-il pas des questions de première importance à propos desquelles une entente raisonnable ne serait pas impossible ? Selon une formule de M. Asquith, nous faisons la guerre pour obtenir réparation et sécurité. Celle-ci est peut-être plus essentielle que celle-là. Les ravages de la guerre ne pourront être complètement réparés. Mais la sécurité offerte ne pourrait-elle pas être complète ? " Terminer cette guerre honorablement serait une grande chose, mais prévenir la répétition des mêmes malheurs en serait une plus grande encore. Si, par un pacte solennel, les puissances s'engageaient à soumettre dans l'avenir leurs disputes à l'arbitrage, à mettre au ban, du double point de vue politique et économique, toute nation refusant d'être partie à ce pacte, ou à mettre en oeuvre leurs forces militaires et navales combinées pour faire violence à la nation se séparant des autres, elles auraient en vérité beaucoup avancé sur le chemin menant à la sécurité. A tout évé-

nement, nous avons raison de mettre la sécurité au premier plan de nos demandes de paix. ”

Le noble lord parle du boycottage commercial de l'Allemagne. Ceci serait justifiable comme mesure de guerre et comme menace légitime. Mais aucun homme de bon sens ne soutiendra qu'il faut détruire le commerce des empires du Centre s'ils veulent participer à des accords pour maintenir la paix. L'éminent homme d'Etat aborde ensuite la question des prétentions territoriales. “ L'expression la plus autorisée de ces prétentions est consignée dans la note des Alliés du 10 janvier 1917. C'est un large exposé des conditions des Alliés. Mais quelqu'un soutiendra-t-il que cet exposé est complet et qu'il ne deviendra pas nécessaire de l'examiner de nouveau ? Portant la parole à Liverpool, en octobre dernier, M. Asquith a déclaré qu'il n'est pas opportun ou juste pour un côté ou l'autre de formuler un ultimatum élaboré, détaillé, précis devant être accepté à la lettre, comme un des points préliminaires indispensables de la paix, et que beaucoup de choses, doivent être laissées de côté, pour des discussions et des négociations postérieures. Il est sûrement très important d'avoir ce conseil présent à l'esprit. Quelques-unes de nos conditions de paix primitives sont probablement irréalisables, d'autres doivent recevoir une place moins importante que lorsqu'elles ont été d'abord mises de l'avant, d'autres, telles que la réparation due à la Belgique, doivent rester toujours au premier plan ; mais quand il s'agit de la reconstitution complète de la carte du sud-est de l'Europe, nous pouvons demander sagement une suspension de notre jugement et les éclaircissements que seul un franc échange de vues entre les puissances alliées peut donner. Si les Alliés ont un conseil pour adapter leur stratégie aux développements sans cesse changeants de la guerre, il est raisonnable de présumer qu'en matière de termes de paix ils s'occuperont aussi d'examiner et, si nécessaire, de reviser leurs prétentions territoriales. ”

Lord Lansdowne veut que l'on comprenne bien à quel motif il obéit en écrivant cette lettre. " Permettez-moi de finir, dit-il, en expliquant pourquoi j'attache une si grande importance à ces considérations. Nous ne perdrons pas cette guerre, mais sa prolongation présage la ruine pour le monde civilisé et un accroissement infini du fardeau douloureux qui pèse déjà sur lui. La sécurité sera inestimable à un monde qui aura la vitalité pour en profiter; mais quelle sera la valeur des bienfaits de la paix pour des nations tellement épuisées qu'elles pourront à peine tendre une main pour les saisir? A mon sens, si la guerre est terminée à temps pour éviter une catastrophe mondiale, ce sera parce que, des deux côtés, les peuples des pays belligérants comprendront qu'elle a déjà trop duré. "

Le gouvernement allemand a vraisemblablement réussi à dénaturer les buts de guerre des Alliés en les représentant comme ayant pour objet la destruction de l'Allemagne, sa ruine commerciale et son exclusion de la liberté des mers. " Une immense impulsion serait probablement donnée au parti de la paix en Allemagne s'il était compris: 1o que nous ne désirons pas l'annihilation de l'Allemagne comme grande puissance; 2o que nous ne cherchons pas à imposer à son peuple une forme de gouvernement autre que celle de son choix; 3o que sauf comme légitime mesure de guerre, nous ne désirons aucunement nier à l'Allemagne sa place parmi les grandes nations commerciales du globe; 4o que nous sommes prêts, la guerre finie, à examiner de concert avec d'autres puissances un groupe de problèmes internationaux; 5o que nous sommes prêts à adhérer à un pacte international en vertu duquel d'amples facilités seront assurées pour le règlement des différends internationaux par des moyens pacifiques. Je suis sous l'impression que l'on pourrait trouver des autorités à l'appui de la plupart de ces propositions dans les

discours ministériels. S'il est une fois établi qu'il n'existe pas de difficultés insurmontables à un accord sur ces points, l'horizon politique pourra peut-être être scruté avec plus d'espérance par ceux qui prient pour que l'année prochaine nous apporte une paix honorable et durable, mais qui ne peuvent guère l'espérer, à présent. ”

Cette lettre a naturellement produit une profonde sensation. Lord Lansdowne est une haute personnalité politique et parlementaire. Il a été gouverneur général du Canada, vice-roi des Indes, ministre de la guerre dans le gouvernement de lord Salisbury, ministre des affaires étrangères dans le gouvernement Balfour, et a aussi fait partie du cabinet de coalition formé par M. Asquith. Il jouit d'une grande réputation et d'un grand prestige. Sa lettre ne pouvait manquer d'être discutée et commentée de toutes parts. En général, elle a eu une mauvaise presse. Le *Times* a déclaré qu'il avait refusé de la publier, parce qu'il redoutait l'effet qu'elle produirait à l'étranger. Suivant ce journal, elle est de nature à encourager l'Allemagne et à prolonger la guerre. La plupart des grands journaux de Londres, à part le *Daily News*, ont pris la même attitude que le *Times* et ont attaqué la lettre comme inopportune, malencontreuse et regrettable. Les unionistes ont dégagé leur responsabilité. A une réunion tenue le 30 novembre, ils ont adopté des résolutions dans ce sens. M. Bonar Law a prononcé devant cette assemblée, composée de quinze cents délégués, un discours dans lequel, tout en rendant hommage au patriotisme et au désintéressement de lord Lansdowne, il a proclamé sa divergence absolue non seulement avec les arguments mais aussi avec le ton de la lettre. Cependant cette pièce a trouvé des défenseurs. Le *Manchester Guardian*, dont les jugements sont souvent marqués au coin du bon sens et de la modération, a signalé quelle est sa vraie portée, et comment, d'après lui, elle peut éclairer la situation.

Il y a en Angleterre un parti considérable et des éléments puissants dans la presse populaire et unioniste dont l'objectif est d'écraser l'Allemand. " Mais, dit le *Manchester Guardian*, on ne cherche en aucune manière à rendre ce procédé plus facile en limitant l'objectif que nous poursuivons dans cette guerre au but le plus modéré que nous et nos alliés pouvons estimer d'un commun accord comme étant nécessaire; ou encore en désabusant l'esprit des peuples ennemis des illusions grossières, entretenues parmi eux par ceux qui les gouvernent, relativement à ce que nous avons l'intention de leur faire au cas où nous serions victorieux. Voilà une manière de considérer la guerre et ses suites. Une autre manière consiste à restreindre nos fins en général à celles qui sont essentielles pour priver l'ennemi de n'importe quel avantage réel qui résulterait de la victoire, et à discréditer ainsi d'une façon permanente l'ensemble de la politique et toute l'organisation militaire et politique d'où la guerre a pris son origine, tout en prenant d'ailleurs des mesures pour laisser savoir à l'ennemi que la paix ne signifie pas nécessairement la ruine de leur existence nationale et de toutes leurs légitimes espérances d'avenir. L'une et l'autre impliquent nécessairement une victoire pour les alliés, soit qu'elle ait été directement remportée par les armées, soit qu'on l'ait obtenue indirectement par l'épuisement de nos ennemis. Puisque la fin que la nation a en vue ne peut être considérée d'aucune manière différente, la différence entre les deux est que la deuxième atteindrait vraisemblablement sa fin bien plus tôt que la première. C'est ce que crut le marquis de Lansdowne, et c'est pourquoi il a parlé. "

Outre M. Bonar Law, dont nous avons mentionné plus haut les observations, parmi les hommes politiques qui ont fait publiquement allusion à la lettre de lord Lansdowne, nous devons signaler MM. Winston Churchill et Asquith. Le

premier lui a décoché le trait suivant dans un discours prononcé à Bedford : " Les gens qui vous crient : " Exposez de nouveau vos buts de guerre ", sont réellement ceux qui veulent faire la paix avec les Huns victorieux. " M. Asquith, parlant à Birmingham, a fait entendre une note bien différente. " Je dois avouer, a-t-il dit, que nombre des critiques qui ont accueilli la lettre de lord Lansdowne me paraissent avoir été causées par le fait d'y avoir lu des intentions et des significations que je ne crois pas que la lettre contienne. "

M. Lloyd George, lui aussi, a fait connaître son sentiment sur ce document. Dans un discours devant le barreau de Greys Inn, il a dit que les déclarations de lord Lansdowne lui avaient causé un pénible étonnement. Suivant lui, le danger pour le pays provient, non pas d'une très active minorité de pacifistes extrêmes, mais des hommes qui croient à l'existence d'une station intermédiaire entre la victoire et la défaite. Il a ajouté cependant qu'il voulait bien croire inexacte l'interprétation donnée à la lettre si discutée, en Amérique et en France aussi bien qu'en Allemagne et en Autriche. Cette interprétation n'est peut-être pas celle que l'auteur désirait voir prévaloir. Il est malheureux que lord Lansdowne n'ait pas réussi à faire comprendre sa pensée véritable. Dans ce même discours, M. Lloyd George a commenté la situation, telle que créée par la défection de la Russie. " L'heure n'est pas propice ", a-t-il dit. " Ce serait folie que de vouloir dissimuler le danger encouru par suite de la sécurité acquise aux Allemands sur le front oriental. Ce serait folie que de l'exagérer. Ce serait folie plus grande encore que de ne pas y faire face. " Le premier ministre a déclaré que l'Angleterre va être appelée à faire de plus grands efforts et de plus grands sacrifices.

Dans le domaine financier, comme dans les autres, ces efforts et ces sacrifices ont déjà été énormes, et le chancelier de l'échiquier a fait une demande de crédits qui nous les mon-

tre toujours croissants. Il a soumis une estimation de 550,000, 000 de louis sterling, soit \$2,750,000,000 (deux milliards et trois quarts). Durant la période qui a précédé le 12 décembre, les dépenses quotidiennes ont été d'environ \$33,970,000. Ces chiffres sont véritablement fantastiques.

Dans son discours sur le vote de crédits, le chancelier de l'échiquier avait annoncé que le premier ministre ferait une déclaration spéciale sur la situation avant l'ajournement de Noël. M. Lloyd George a pris la parole à la séance du 20 décembre. Il a été d'une grande franchise et n'a pas essayé de dissimuler les difficultés du moment. Il a admis l'échec subi dans la région de Cambrai et la surprise dont les troupes anglaises ont été victimes. Il a reconnu que la défection de la Russie, l'armistice signée par elle, et les défaites italiennes ont ajourné encore une fois la solution du terrible conflit. " Il est conséquemment d'une nécessité absolue, a-t-il dit, que, pour la sécurité de nos armées et pour la défense de nos alliés, ce pays fasse de plus grands sacrifices afin de fortifier nos armées au front durant l'année qui va commencer. " Pour obtenir ce résultat, il va falloir modifier ou retirer les engagements pris avec les unions ouvrières en 1916, et sir Auckland Geddes, ministre du service national, doit avoir une conférence avec ces associations à ce sujet. Il faut plus de soldats au front, et, par conséquent, il faut faire un plus énergique appel à notre réserve d'hommes. Parlant des buts de guerre, M. Lloyd George a prononcé ces paroles : " Nous n'avons pas conquis un seul pays où le gouvernement était identifié avec la population elle-même. Nous n'avons pas conquis une seule verge de territoire où la population soit allemande. Quant aux colonies germaniques, la conférence de la paix devra décider de leur sort, suivant le principe que les désirs du peuple même de ces colonies devra être respecté. Voilà notre manière de voir et nous y tiendrons. Nous ne sommes pas entrés dans la

guerre pour annexer une seule verge de territoire étranger. Nous y sommes entrés parce que nous étions convaincus que l'honneur de la Grande-Bretagne était en cause avec le respect de sa parole... La victoire seule donnera de la réalité aux termes de paix. Et voilà pourquoi le gouvernement, après mûre réflexion, a décidé de demander de plus grands pouvoirs pour accroître les moyens dont nous avons besoin." Ce discours a été très commenté. On a beaucoup remarqué le passage où il est question des colonies allemandes. Il semblerait l'indice d'une attitude nouvelle. Les dernières paroles du premier ministre annoncent sans doute une mesure dont l'objet sera de procurer à l'armée des renforts additionnels. Il est évident qu'à la reprise de la session, le Parlement britannique va se trouver en face d'une rude besogne.



Le Parlement français, de son côté, se voit saisi de graves et douloureuses questions. Il lui faut accomplir une oeuvre d'assainissement et de justice rigoureuse. La défense nationale a-t-elle été entravée par des manoeuvres louches, par des tractations occultes de politiciens sans honneur et sans patriotisme ? Voilà ce que la France se demande avec angoisse. Les représentants de la nation sont appelés à ordonner que la lumière se fasse. M. Clemenceau, placé à la tête du gouvernement pour accomplir cette tâche, semble déterminé à s'en acquitter sans défaillance. L'affaire Malvy, commencée avant son avènement, a reçu une solution temporaire par le renvoi de l'accusé devant la Haute-Cour. Mais il en a fait lui-même surgir une autre en saisissant la Chambre des accusations de trahison portées contre M. Caillaux. Cet acte démontre que M. Clemenceau est résolu à poursuivre l'oeuvre de justicier, pour laquelle il a désigné l'opinion, avec toute l'énergie dont on le sait doué.

M. Joseph Caillaux est un personnage redoutable. Il est le véritable chef de ce parti radical, sorti des élections de 1914 avec une influence accrue, et tenu jusqu'ici pour le plus puissant facteur parlementaire. S'attaquer à M. Caillaux, c'est s'attaquer au parti le mieux organisé, le plus compact, le plus discipliné, le plus audacieux et le plus dangereux qu'il y ait en France. Il faut louer M. Clemenceau de l'intrépidité qu'il manifeste en engageant cette partie. M. Caillaux est accusé en vertu d'articles du code pénal qui décrètent la peine de mort pour quiconque conspire avec une puissance étrangère ou avec ses agents, ou l'emprisonnement pour quiconque a des relations avec l'ennemi, dont le résultat est de lui fournir des informations dommageables à la situation militaire et politique du pays. C'est le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, qui, dans une lettre à M. Clemenceau, a signalé les inculpations qui ressortent de certaines lettres mises au jour durant les récentes investigations des cours martiales. M. Dubail a demandé la suspension de l'immunité parlementaire de M. Caillaux, et aussi de M. Loustabot, député des Landes, également compromis, afin qu'ils puissent être poursuivis en vertu des règlements de la justice militaire. A la demande de M. Clemenceau, le président de la Chambre, M. Paul Deschanel, a saisi l'assemblée de la question. Une commission de onze membres a été nommée pour étudier le cas et faire rapport. La commission a eu plusieurs séances au cours desquelles elle a entendu les deux députés incriminés. M. Clemenceau a comparu lui-même deux fois; et, la seconde fois, il a déclaré à la commission que, si l'immunité parlementaire n'était pas levée, il ne garderait pas le pouvoir une heure de plus. La commission a décidé de recommander la suspension de l'immunité. Neuf membres ont voté dans l'affirmative et deux se sont abstenus. Il y a eu une séance mouvementée lors de la prise en considération de ce rapport. La suspension de l'immunité de M. Caillaux a été votée par plus de 400 voix contre 2.

* * *

La session du Congrès américain s'est ouverte le 4 décembre. Le discours du président Wilson au Sénat et à la Chambre des représentants a été accueilli avec un vif intérêt. C'est assurément un important document. Le président a exposé de nouveau quels sont les buts de guerre des Etats-Unis. L'objectif, c'est de remporter la victoire. Et la victoire sera remportée quand le peuple allemand sera prêt, par l'intermédiaire de représentants à qui l'on pourra donner créance, à accepter le jugement commun des nations sur ce qui constituera désormais la base du droit et d'un accord pour la vie du monde. Il faudra que l'Allemagne répare le mal fait à la Belgique, qu'elle abandonne les conquêtes faites sur la Belgique et la France, et qu'elle délivre les peuples de l'Autriche-Hongrie, des Balkans, de la Turquie, de l'impudente domination du militarisme et de l'autocratie commerciale de la Prusse. Dans ce discours nous avons retrouvé — sous une forme moins accentuée peut-être — la même prétention que nous avons signalée dans la note de M. Wilson en réponse à celle du pape, celle qui consiste à faire une distinction entre le gouvernement et le peuple allemands et à exiger que ce soit le peuple et non le gouvernement qui se porte garant envers les Alliés. M. Wilson a demandé l'autorisation de déclarer la guerre à l'Autriche, avec qui les Etats-Unis étaient encore officiellement en paix. Et cette demande a été accueillie avec enthousiasme par le Congrès. En somme, le discours présidentiel a été plutôt belliqueux, et on l'a interprété comme la contre-partie de la lettre publiée par lord Lansdowne quelques jours auparavant.

Le Congrès va être appelé à voter des sommes énormes pour la conduite de la guerre. Le Bureau du trésor a soumis des crédits qui s'élèvent à la somme de \$13,500,000,000 (treize milliards cinq cents millions de piastres). Ces chif-

fres confondent l'imagination. Jamais encore le budget des Etats-Unis n'a atteint d'aussi colossales proportions.

* * *

Les élections canadiennes sont terminées. Et le gouvernement Borden est maintenu au pouvoir par une très forte majorité. Les provinces maritimes se sont divisées, en donnant cependant l'avantage à l'opposition. La province de Québec a voté en bloc pour les candidats de sir Wilfrid Laurier. Ontario et l'Ouest ont donné un vote aussi compact en faveur du gouvernement d'union, dont le chef est sir Robert Borden. En résumé, laissant de côté le vote militaire dont le résultat ne pourra être connu avant le mois de janvier, le cabinet a dès aujourd'hui une majorité acquise d'environ quarante-quatre voix.

Dans la province de Québec, le vote antiministériel a été écrasant. Les majorités libérales sont, en général, de plusieurs milliers de voix, dans chaque circonscription. En sens inverse, dans la province d'Ontario et les provinces de l'Ouest, les majorités unionistes, sont également formidables. Ce double résultat a donné lieu à d'innombrables commentaires, dont beaucoup manquent de sagesse, de clairvoyance et de pondération. A présent que la bataille électorale est terminée, tous les bons citoyens devraient s'entendre pour réprimer et décontenancer les outrances d'appréciation et de langage.

La province de Québec a voté contre la conscription. C'était son droit. Bien des raisons d'ordre historique, économique et politique expliquent son vote. En quoi serait-il plus criminel pour cette province d'être hostile à la conscription qu'il ne l'est pour le million d'électeurs australiens qui viennent d'infliger une seconde défaite à la loi de coercition militaire soumise au suffrage de l'Australie? Il n'y a pas de Ca-

nadiens français en Australie, et cependant elle repousse la conscription ! Va-t-on la mettre au ban de l'empire ? En votant comme elle l'a fait, qu'elle ait eu tort ou raison, la province de Québec a exercé incontestablement son droit constitutionnel. Et elle peut invoquer à l'appui de son attitude les plus graves considérations d'ordre économique, social et national, en nous servant de ce dernier mot dans son acception la plus large et la moins particulariste.

Maintenant, la majorité du peuple canadien a voté pour maintenir au pouvoir le gouvernement Borden, c'est-à-dire virtuellement pour maintenir la loi de conscription. Je sais bien qu'on peut épiloguer, distinguer, argumenter quant aux conditions dans lesquelles ont eu lieu les élections et s'est donné le vote. Mais, en dernière analyse, nous ne restons pas moins en présence de ce fait : une énorme majorité a soutenu sir Robert Borden, et la signification constitutionnelle de ce vote c'est que la loi de conscription est sanctionnée par le peuple du Canada. Une conséquence s'impose. Les adversaires de cette mesure eux-mêmes doivent la reconnaître comme loi de l'Etat et s'y conformer. Il en devrait être autrement s'il s'agissait d'une législation contraire au droit naturel, à laquelle aucun pouvoir humain ne peut commander d'obéir. Mais celle-ci n'en est pas une. La loi du service militaire obligatoire n'est condamnée ni par la loi religieuse ni par la loi de nature. Si, en vertu de notre régime constitutionnel et électoral, elle est et demeure inscrite dans nos statuts, elle oblige les citoyens, dans le for extérieur, tant qu'elle n'est pas abrogée. La province de Québec a lutté contre l'imposition de ce service. Elle n'a pas réussi à l'écartier. Elle doit s'incliner devant le fait accompli législatif. Agir autrement serait une faute et une erreur fatales.

Une autre conséquence des élections du 17 décembre, c'est que la représentation de la province de Québec presque tout

entière se trouve rangée dans l'opposition. C'est une situation anormale et difficile, je l'admets. Nous ne l'avions pas connue depuis les jours de La Fontaine. Mais cet incident, si on le considère à la lumière de notre histoire constitutionnelle, n'est pas suffisant pour nous faire désespérer de nos institutions politiques. Il vaudrait mieux, sans contredit, que les choses se fussent passées autrement. Il vaudrait mieux que, sur la question de conscription, la division eût paru se faire d'une manière moins accentuée suivant les différences de races. Il vaudrait mieux que l'opposition se recrutât en proportions plus égales parmi les éléments anglais et français. Mais enfin tout cela ne constitue pas un désastre irrémédiable. Si nous montrons du sens politique et si d'autres savent en montrer, nous pourrons traverser cette crise sans que notre édifice national en soit trop profondément ébranlé. Ayons de la sagesse en même temps que de la fermeté, du tact en même temps que de la dignité, évitons à la fois l'emballement et la défaillance. Les circonstances qui ont créé la situation actuelle ne seront que transitoires. Et, en dépit de ces circonstances, la province de Québec ne saurait être considérée comme une quantité négligeable dans la Confédération canadienne.

Thomas CHAPAIS.

Québec, 24 décembre 1917.

LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR
DES GOUVERNEMENTS DE QUÉBEC, MONTRÉAL
ET TROIS-RIVIÈRES

SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

(SUITE)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

CHARLES-JOSEPH D'AILLEBOUST

“ De toutes les familles qui sont venues se fixer au Canada, aux premiers temps de la colonie, a écrit l'abbé Daniel, aucune peut-être n'a laissé un nom entouré de plus d'amour et de respect que la famille d'Ailleboust. ”

Les d'Ailleboust étaient d'une lignée distinguée. Originaires de Champagne, ils descendaient de Pierre d'Ailleboust qui passa d'Allemagne en France et devint médecin ordinaire de François Ier.

Charles-Joseph d'Ailleboust, né à Montréal le 5 décembre 1688, était fils de Pierre d'Ailleboust d'Argenteuil et de Marie-Louise Denis de la Ronde.

Il entra tout jeune comme cadet dans les troupes du détachement de la marine servant en Acadie.

Dans l'hiver de 1708-1709, M. de Saint-Ovide, lieutenant de roi à Plaisance, à la tête de moins de 200 hommes, eut la

hardiesse d'entreprendre la conquête des forts de saint-Jean, où étaient les magasins des établissements anglais sur l'île de Terre-Neuve. Le parti se mit en marche le 14 décembre 1708. Le 31 décembre, il était rendu à cinq lieues de Saint-Jean sans avoir été découvert par les Anglais. Le 1er janvier 1709, M. de Saint-Ovide et ses braves donnaient l'assaut au premier fort de Saint-Jean. En moins de deux jours les trois forts de Saint-Jean, abondamment pourvus de vivres et d'artillerie, tombaient entre leurs mains. Les deux frères d'Ailleboust et d'Ailleboust d'Argenteuil étaient de cette expédition. Au dire de Charlevoix, ils s'y couvrirent de gloire.¹¹

L'enseigne du sieur de Saillant dans les troupes du détachement de la marine servant en Acadie étant devenue vacante, en 1708, M. de Subercase la demanda pour M. d'Ailleboust.¹²

C'est sans doute pour récompenser M. d'Ailleboust de sa belle conduite à Saint-Jean, que le roi lui donna une enseigne dans la compagnie Du Pont Du Vivier, en Acadie, le 18 juillet 1710.¹³

Passé à Rochefort après la reddition du fort de Port-Royal, le 13 octobre 1710, M. d'Ailleboust revint au Canada l'année suivante. Il arriva à Québec le 7 octobre 1711, à bord du *Héros*, avec d'autres officiers de l'Acadie.

Le 1er janvier 1714, M. d'Ailleboust était fait enseigne dans la compagnie du capitaine DuChambon qui servait à l'île Royale.

¹¹ *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. II, p. 332. M. Placide Gaudet a constaté que M. d'Ailleboust avait été parrain à Port-Royal le 1er juillet 1708 et encore le 3 août 1709, ce qui le porte à croire qu'il ne prit pas part à l'expédition de Terre-Neuve. N'a-t-il pas pu partir de Port-Royal à la fin de l'été de 1708 et y revenir de bonne heure à l'été de 1709 ?

¹² Archives du Canada, *correspondance générale*, vol. D-47.

¹³ *Idem*, vol. D²-47, f. 62.

Dans un état des officiers de l'île Royale, en 1715, il est dit que le sieur d'Ailleboust, enseigne de 1710, est en Canada et que " c'est un officier qui promet beaucoup. ".¹⁴

Le 2 juillet 1720, M. d'Ailleboust était promu lieutenant dans la compagnie DuChambon. Une note de 1725 le donne encore comme lieutenant dans la compagnie de DuChambon au Port-Dauphin.

Le 8 mai 1730, M. d'Ailleboust obtenait le commandement d'une compagnie.

En 1738, M. d'Ailleboust servait à Louisbourg.

Lors du siège de Louisbourg par les Anglais en 1745, M. d'Ailleboust se distingua encore. D'après la *Lettre d'un habitant de Louisbourg*, il commandait à la batterie de l'île de l'Entrée et tailla en pièces un détachement ennemi d'environ 500 hommes, qui s'y était transporté pendant la nuit du 6 au 7 juin. Plus de 300 ennemis restèrent sur la place et il n'y eut de sauvés que ceux qui demandèrent quartier.

Le 14 septembre 1745, le président du Conseil de Marine informait M. d'Ailleboust que le roi, pour lui témoigner sa satisfaction de sa conduite au siège de Louisbourg, particulièrement de sa défense de l'île de l'Entrée, lui accordait la croix de Saint-Louis.

Le 8 octobre 1748, M. d'Ailleboust écrivait, de Québec, au ministre :

" J'ai l'honneur de représenter à Votre Grandeur qu'il y a trante et huit ans que j'aye l'honneur de servir Sa Majesté et que depuis le temps j'ai cherché toutes les occasions de ramplir mon devoir, soit pendant la paix, soit pendant la guerre; J'ay celui de supplier Monseigneur de m'accorder un des gouvernements qui vaque ici. Je puis l'assurer que je ne manqueray ni de zele ny d'application, pour remplir digne-

¹⁴ *Idem*, vol. D²-47, f. 80.

ment cette amploy. Je suis cependant toujours prest à aller partout où il lui plaira me destiner, n'ayant d'autre but que de luy prouver une entière soumission à ses ordres. ”¹⁵

La lettre de M. d'Ailleboust eut un bon effet sur le ministre puisque, le 1er mars 1749, il était choisi comme lieutenant de roi de l'île Royale.

En 1750, M. d'Ailleboust recevait une gratification de 800 livres en considération de ses services pendant le siège de Louisbourg, en 1745, et du dommage subi par ses propriétés. On avait pris cinq ans pour l'indemniser de ses pertes !

Dans sa lettre du 4 novembre 1751, le comte de Raymond, gouverneur de l'île Royale, disait :

“ M. d'Ailleboust, lieutenant de Roy, est un ancien et bon officier. Il demanderait à passer à la lieutenance de Roy de l'isle St-Jean; mais je suis persuadé que si le ministre le fait lieutenant-colonel du corps dont j'ai proposé la nouvelle formation, il aimera mieux rester icy puisqu'il réunirait les deux emplois ensemble, d'ailleurs je crois qu'il conviendrait bien de mettre à l'isle St-Jean un officier qui eût servy dans les troupes de France. ”

En 1753, au départ pour la France du gouverneur de Raymond, M. d'Ailleboust prit temporairement le commandement de l'île Royale.

Le 1er avril 1754, M. d'Ailleboust était nommé lieutenant de roi des Trois-Rivières, pour remplacer le chevalier de Gannes mort avant d'avoir pris son poste.

L'année suivante, en 1755, le gouverneur de Vaudreuil proposait M. d'Ailleboust pour remplacer le chevalier de Longueuil à la lieutenance de roi de Québec. Il écrivait au ministre :

¹⁵ *Idem*, série F., vol. 92, p. 157.

“C'est également un bon officier qui a les lumières convenables pour exécuter mes ordres à Québec, pendant mon absence.”¹⁶

C'est M. de Ramezay qui fut nommé.

Le 17 mars 1756, M. d'Ailleboust était promu lieutenant de roi à Montréal.

M. d'Ailleboust avait demandé le gouvernement des Trois-Rivières vacant par l'avancement de M. Rigaud de Vaudreuil au gouvernement de Montréal, mais le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, fit pencher la balance en faveur du chevalier de Longueuil. Le ministre blâma ensuite M. de Vaudreuil pour avoir recommandé M. de Longueuil de préférence à M. d'Ailleboust. Il estimait les services de ce dernier supérieurs à ceux de M. de Longueuil.

M. l'abbé Daniel, sans donner de date précise, fait mourir M. d'Ailleboust en 1759. M. d'Ailleboust décéda à Rochefort, le 13 octobre 1761.¹⁷

¹⁶ *Idem*, vol. D²-49-2, p. 424.

¹⁷ Nous devons une bonne partie de nos notes sur M. d'Ailleboust, à l'obligeance de M. Placide Gaudet. La date de la mort de M. d'Ailleboust nous a été fournie par M. Aegidius Fauteux.

(À SUIVRE)

Pierre-Georges ROY.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LA VOIE QUI MONTE, par M. Jean Monclère. 1 vol. in-8. Prix: 2 fr. —
Maison de la Bonne Presse, à Paris.

La Voie qui monte, c'est la vie qui doit sans cesse monter vers une plus parfaite utilisation des dons mis en nous par le ciel. La jeune héroïne, d'abord rebelle à cette philosophie, s'y rallie bientôt: elle monte par l'intelligence, par l'art. Mais elle éprouve que les satisfactions de l'esprit, seules, ne sont que de peu de valeur. Et, comprenant que l'âme humaine ne peut donner qu'en se dévouant sa sublime floraison, elle monte encore et met sa main dans celle que lui offre un ami d'enfance, le compagnon de jeunesse de son frère. Cependant, la guerre formidable éclate. Le fiancé, parti dès la première heure, trouve une mort héroïque. D'abord, affolée de douleur, la petite fiancée-veuve peu à peu accepte son sacrifice. Pour grandir encore, elle décide de consacrer, sous la cornette blanche, toute sa vie au service des malades. Ainsi, jusqu'au plus haut degré elle aura gravi *la Voie qui monte*. C'est à Saint-Quentin que nous transportent les principales scènes de ce roman par lettres... Saint-Quentin endormi dans la paix de ses canaux, où il mire, au son léger des carillons anciens, la ligne hautaine de ses façades espagnoles; le Saint-Quentin d'avant la guerre, et que nous ne retrouverons plus...

* * *

L'ESPRIT SURNATUREL DANS LES OEUVRES, par Mgr Métreau, évêque de Tulle. 1 vol. in-12. — Maison de la Bonne Presse, à Paris.

Voici de fortes pages dont la lecture s'impose à tous les catholiques qui se dévouent aux oeuvres de guerre, c'est-à-dire à tous les catholiques de France, car, à l'heure actuelle, il n'est pas un catholique capable de vivre indifférent devant les détresses matérielles et morales qui nous entourent. Après avoir rappelé le magnifique élan de charité qu'a suscité la guerre, Mgr l'évêque de Tulle se demande si les chrétiens ont bien rempli tout leur devoir de charité, qui consiste à secourir les âmes et non pas seulement les corps. La charité chrétienne doit tenir sa place et ne pas s'effacer devant la philanthropie laïque; elle ne doit pas avoir honte de celui qui en est la cause et la fin: " Taire Dieu c'est le nier. " Que notre charité soit donc l'occasion de parler de Dieu et que l'on ne craigne pas de faire du " prosélytisme ". Demain, tout autant qu'aujourd'hui, la charité continuera de s'imposer; il faut que Dieu en soit l'inspirateur et le but. Et nous n'oublierons pas que " le dévouement simple, généreux, modeste, est plus puissant pour amener les âmes à Dieu que les discours les plus brillants ".

* * *